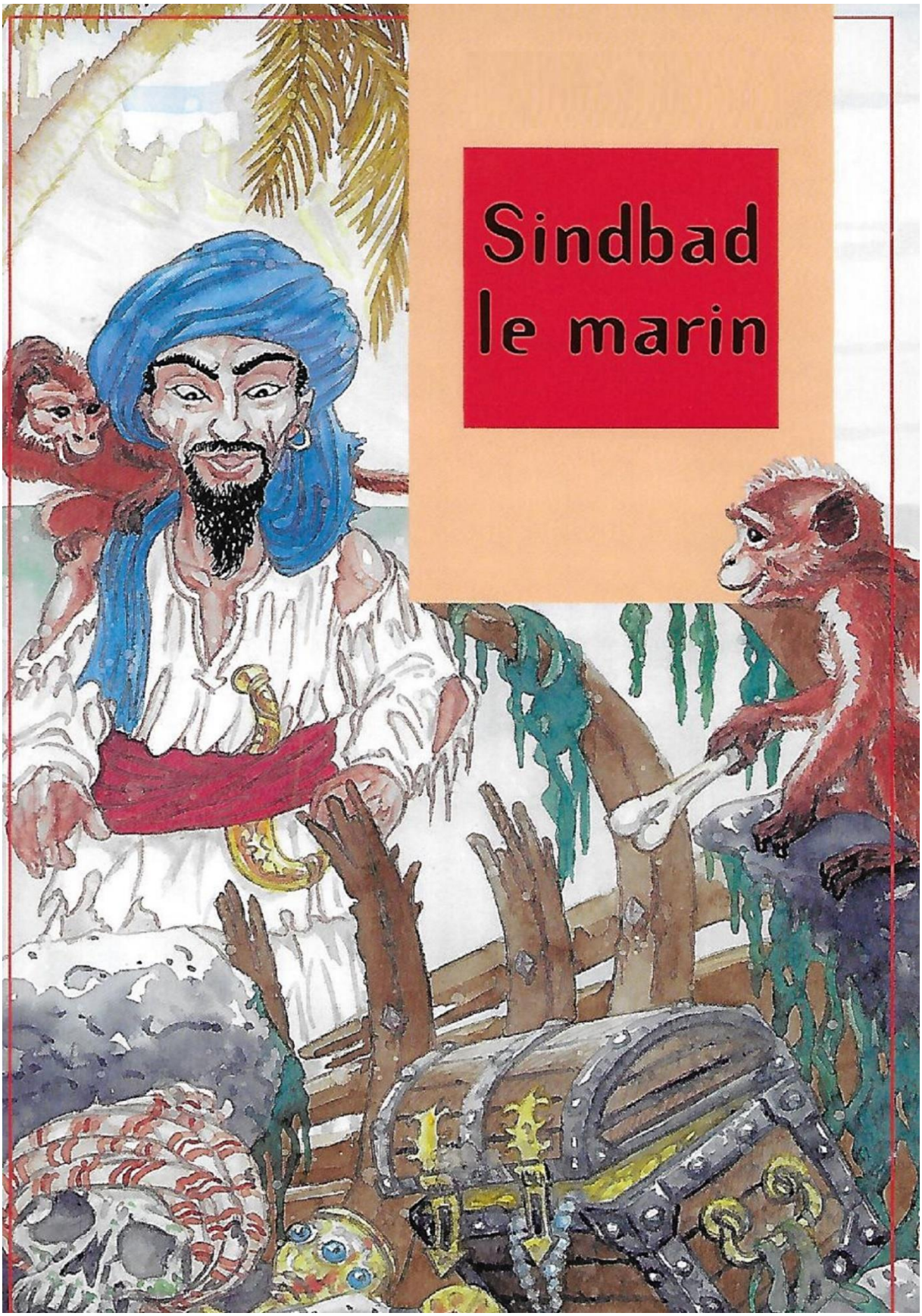
Sindbad
le marin

Sindbad le marin

par

René Rizqallah Khawam

HISTOIRE DE SINDBAD LE MARIN..... 3

PREMIER VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN. 8

SECOND VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN. 18

TROISIÈME VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN..... 27

QUATRIÈME VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN..... 41

CINQUIÈME VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN. 57

SEPTIÈME ET DERNIER VOYAGE DE SINDBAD LE MARIN..... 80

HISTOIRE
DE SINDBAD LE MARIN.

SIRE, sous le règne de ce même calife Haroun Alraschid, dont je viens de parler, il y avoit à Bagdad un pauvre porteur qui se nommoit Hindbad. Un jour qu'il faisoit une chaleur excessive, il portoit une charge très-pesante d'une extrémité de la ville à une autre. Comme il étoit fort fatigué du chemin qu'il avoit déjà fait, et qu'il lui en restoit encore beaucoup à faire, il arriva dans une rue où régnoit un doux zéphir, et dont le pavé étoit arrosé d'eau de rose. Ne pouvant désirer un vent plus favorable pour se reposer et reprendre de nouvelles forces, il posa sa charge à terre et s'assit dessus auprès d'une grande maison.

Il se sut bientôt très-bon gré de s'être arrêté en cet endroit ; car son odorat fut agréablement frappé d'un parfum exquis de bois d'aloës et de pastilles, qui sortoit par les fenêtres de cet hôtel, et qui, se mêlant avec l'odeur de l'eau de rose, achevoit d'embaumer l'air. Outre cela, il ouït en dedans un concert de divers instrumens, accompagnés du ramage harmonieux d'un grand nombre de rossignols et d'autres oiseaux particuliers au climat de Bagdad. Cette gracieuse mélodie et la fumée de plusieurs sortes de viandes qui se faisoient sentir, lui firent juger qu'il y avoit là quelque festin, et qu'on s'y réjouissoit. Il voulut savoir qui demeuroit en cette maison qu'il ne connoissoit pas bien, parce qu'il n'avoit pas eu occasion de passer souvent par cette rue. Pour satisfaire sa curiosité, il s'approcha de quelques domestiques qu'il vit à la porte, magnifiquement habillés, et demanda à l'un d'entr'eux comment s'appeloit le maître de cet hôtel.

« Hé quoi, lui répondit le domestique, vous demeurez à

Bagdad, et vous ignorez que c'est ici la demeure du seigneur Sindbad le marin, de ce fameux voyageur qui a parcouru toutes les mers que le soleil éclaire ? » Le porteur, qui avoit ouï parler des richesses de Sindbad, ne put s'empêcher de porter envie à un homme dont la condition lui paroissoit aussi heureuse qu'il trouvoit la sienne déplorable. L'esprit aigri par ses réflexions, il leva les yeux au ciel, et dit assez haut pour être entendu : « Puissant créateur de toutes choses, considérez la différence qu'il y a entre Sindbad et moi ; je souffre tous les jours mille fatigues et mille maux ; et j'ai bien de la peine à me nourrir, moi et ma famille, de mauvais pain d'orge, pendant que l'heureux Sindbad dépense avec profusion d'immenses richesses, et mène une vie pleine de délices. Qu'a-t-il fait pour obtenir de vous une destinée si agréable ? Qu'ai-je fait pour en mériter une si rigoureuse ? » En achevant ces paroles, il frappa du pied contre terre, comme un homme entièrement possédé de sa douleur et de son désespoir.

Il étoit encore occupé de ses tristes pensées, lorsqu'il vit sortir de l'hôtel un valet qui vint à lui, et qui, le prenant par le bras, lui dit : « Venez, suivez-moi, le seigneur Sindbad, mon maître, veut vous parler. »

Le jour qui parut en cet endroit, empêcha Scheherazade de continuer cette histoire ; mais elle la reprit ainsi le lendemain :

LXXe NUIT.

SIRE, votre majesté peut aisément s'imaginer qu'Hindbad ne fut pas peu surpris du compliment qu'on lui faisoit. Après le discours qu'il venoit de tenir, il avoit sujet de craindre que Sindbad ne l'envoyât chercher pour lui faire quelque mauvais traitement ; c'est pourquoi il voulut s'excuser sur ce qu'il ne pouvoit abandonner sa charge au milieu de la rue ; mais le valet de Sindbad l'assura qu'on y prendroit garde, et le pressa tellement sur l'ordre dont il étoit chargé, que le porteur fut obligé de se rendre à ses instances.

Le valet l'introduisit dans une grande salle, où il y avoit un bon nombre de personnes autour d'une table couverte de toutes sortes de mets délicats. On voyoit à la place d'honneur un personnage grave, bien fait et vénérable par une longue barbe blanche ; et derrière lui, étoit debout une foule d'officiers et de domestiques fort empressés à le servir. Ce personnage étoit Sindbad. Le porteur, dont le trouble s'augmenta à la vue de tant de monde et d'un festin si superbe, salua la compagnie en tremblant. Sindbad lui dit de s'approcher ; et après l'avoir fait asseoir à sa droite, il lui servit à manger lui-même, et lui fit donner à boire d'un excellent vin, dont le buffet étoit abondamment garni.

Sur la fin du repas, Sindbad, remarquant que ses convives ne mangeoient plus, prit la parole ; et s'adressant à Hindbad, qu'il traita de frère, selon la coutume des Arabes lorsqu'ils

se parlent familièrement, lui demanda comment il se nommoit, et quelle étoit sa profession. « Seigneur, lui répondit-il, je m'appelle Hindbad. » « Je suis bien aise de vous voir, reprit Sindbad, et je vous réponds que la compagnie vous voit aussi avec plaisir ; mais je souhaiterois d'apprendre de vous-même ce que vous disiez tantôt dans la rue. » Sindbad, avant que de se mettre à table, avoit entendu tout son discours par la fenêtre ; et c'étoit ce qui l'avoit engagé à le faire appeler.

À cette demande, Hindbad, plein de confusion, baissa la tête, et repartit : « Seigneur, je vous avoue que ma lassitude m'avoit mis en mauvaise humeur, et il m'est échappé quelques paroles indiscrètes que je vous supplie de me pardonner. » « Oh ne croyez pas, reprit Sindbad, que je sois assez injuste pour en conserver du ressentiment. J'entre dans votre situation ; au lieu de vous reprocher vos murmures, je vous plains ; mais il faut que je vous tire d'une erreur où vous me paroissez être à mon égard. Vous vous imaginez, sans doute, que j'ai acquis sans peine et sans travail toutes les commodités et le repos dont vous voyez que je jouis ; désabusez-vous. Je ne suis parvenu à un état si heureux, qu'après avoir souffert durant plusieurs années tous les travaux du corps et de l'esprit que l'imagination peut concevoir. Oui, seigneurs, ajouta-t-il en s'adressant à toute la compagnie, je puis vous assurer que ces travaux sont si extraordinaires, qu'ils sont capables d'ôter aux hommes les plus avides de richesses, l'envie fatale de traverser les mers pour en acquérir. Vous n'avez peut-être entendu parler que confusément de mes étranges aventures, et des dangers que j'ai courus sur mer dans les sept voyages que j'ai faits ; et puisque l'occasion s'en présente, je vais vous en faire un

rapport fidèle : je crois que vous ne serez pas fâchés de l'entendre. »

Comme Sindbad vouloit raconter son histoire, particulièrement à cause du porteur, avant que de la commencer, il ordonna qu'on fît porter la charge qu'il avoit laissée dans la rue, au lieu où Hindbad marqua qu'il souhaitoit qu'elle fût portée. Après cela, il parla dans ces termes :

PREMIER VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« J'AVOIS hérité de ma famille des biens considérables, j'en dissipai la meilleure partie dans les débauches de ma jeunesse ; mais je revins de mon aveuglement, et rentrant en moi-même, je reconnus que les richesses étoient périssables, et qu'on en voyoit bientôt la fin quand on les ménageoit aussi mal que je faisois. Je pensai de plus que je consumois malheureusement dans une vie déréglée, le temps, qui est la chose du monde la plus précieuse. Je considérai encore que c'étoit la dernière et la plus déplorable de toutes les misères, que d'être pauvre dans la vieillesse. Je me souvins de ces paroles du grand Salomon, que j'avois autrefois ouï dire à mon père : « Il est moins fâcheux d'être dans le tombeau que dans la pauvreté. »

» Frappé de toutes ces réflexions, je ramassai les débris de mon patrimoine. Je vendis à l'encan en plein marché, tout ce que j'avois de meubles. Je me liai ensuite avec quelques marchands qui négocioient par mer. Je consultai ceux qui me parurent capables de me donner de bons conseils. Enfin, je résolus de faire profiter le peu d'argent qui me restoit ; et dès que j'eus pris cette résolution, je ne tardai guère à

l'exécuter. Je me rendis à Balsora, où je m'embarquai avec plusieurs marchands sur un vaisseau que nous avions équipé à frais communs.

» Nous mîmes à la voile, et prîmes la route des Indes orientales par le golfe Persique, qui est formé par les côtes de l'Arabie heureuse à la droite, et par celles de Perse à la gauche, et dont la plus grande largeur est de soixante et dix lieues, selon la commune opinion. Hors de ce golfe, la mer du Levant, la même que celle des Indes, est très-spacieuse : elle a d'un côté pour bornes les côtes d'Abyssinie, et quatre mille cinq cents lieues de longueur jusqu'aux isles de Vakvak Je fus d'abord incommodé de ce qu'on appelle le mal de mer ; mais ma santé se rétablit bientôt, et depuis ce temps-là, je n'ai point été sujet à cette maladie.

» Dans le cours de notre navigation, nous abordâmes à plusieurs isles, et nous y vendîmes ou échangeâmes nos marchandises. Un jour que nous étions à la voile, le calme nous prit vis-à-vis une petite isle presque à fleur d'eau, qui ressembloit à une prairie par sa verdure. Le capitaine fit plier les voiles, et permit de prendre terre aux personnes de l'équipage qui voulurent y descendre. Je fus du nombre de ceux qui y débarquèrent. Mais dans le temps que nous nous divertissions à boire et à manger, et à nous délasser de la fatigue de la mer, l'isle trembla tout-à-coup, et nous donna une rude secousse…

À ces mots, Scheherazade s'arrêta, parce que le jour commençoit à paroître. Elle reprit ainsi son discours sur la fin de la nuit suivante :

LXXIe NUIT.

SIRE, Sindbad poursuivant son histoire: « On s'aperçut, dit-il, du tremblement de l'isle dans le vaisseau, d'où l'on nous cria de nous rembarquer promptement ; que nous allions tous périr ; que ce que nous prenions pour une isle, étoit le dos d'une baleine. Les plus diligens se sauvèrent dans la chaloupe, d'autres se jetèrent à la nage. Pour moi, j'étois encore sur l'isle, ou plutôt sur la baleine, lorsqu'elle se plongea dans la mer, et je n'eus que le temps de me prendre à une pièce de bois qu'on avoit apportée du vaisseau pour faire du feu. Cependant le capitaine, après avoir reçu sur son bord les gens qui étoient dans la chaloupe, et recueilli quelques-uns de ceux qui nageoient, voulut profiter d'un vent frais et favorable qui s'étoit élevé, il fit hisser les voiles, et m'ôta par-là l'espérance de gagner le vaisseau.

» Je demeurai donc à la merci des flots, poussé tantôt d'un côté, et tantôt d'un autre ; je disputai contr'eux ma vie tout le reste du jour et de la nuit suivante. Je n'avois plus de force le lendemain, et je désespérois d'éviter la mort, lorsqu'une vague me jeta heureusement contre une isle. Le rivage en étoit haut et escarpé, et j'aurois eu beaucoup de peine à y monter, si quelques racines d'arbres que la fortune

sembloit avoir conservées en cet endroit pour mon salut, ne m'en eussent donné le moyen. Je m'étendis sur la terre, où je demeurai à demi mort, jusqu'à ce qu'il fût grand jour et que le soleil parût.

» Alors, quoique je fusse très-foible à cause du travail de la mer, et parce que je n'avois pris aucune nourriture depuis le jour précédent, je ne laissai pas de me traîner en cherchant des herbes bonnes à manger. J'en trouvai quelques-unes, et j'eus le bonheur de rencontrer une source d'eau excellente, qui ne contribua pas peu à me rétablir. Les forces m'étant revenues, je m'avançai dans l'île, marchant sans tenir de route assurée. J'entrai dans une belle plaine, où j'aperçus de loin un cheval qui paissoit. Je portai mes pas de ce côté-là, flottant entre la crainte et la joie ; car j'ignorois si je n'allois pas chercher ma perte plutôt qu'une occasion de mettre ma vie en sûreté. Je remarquai en approchant que c'étoit une cavale attachée à un piquet. Sa beauté attira mon attention ; mais pendant que je la regardois, j'entendis la voix d'un homme qui parloit sous terre. Un moment après, cet homme parut, vint à moi, et me demanda qui j'étois. Je lui racontai mon aventure ; après quoi me prenant par la main, il me fit entrer dans une grotte, où il y avoit d'autres personnes qui ne furent pas moins étonnées de me voir, que je l'étois de les trouver là.

» Je mangeai de quelques mets qu'ils me présentèrent ; puis leur ayant demandé ce qu'ils faisoient dans un lieu qui me paroissoit si désert, ils répondirent qu'ils étoient palefreniers du roi Mihrage, souverain de cette isle ; que chaque année, dans la même saison, ils avoient coutume d'y amener les cavales du roi, qu'ils attachoient de la manière

que je l'avois vu, pour les faire couvrir par un cheval marin qui sortoit de la mer ; que le cheval marin, après les avoir couvertes, se mettoit en état de les dévorer ; mais qu'ils l'en empêchoient par leurs cris, et l'obligeoient à rentrer dans la mer ; que les cavales étant pleines, ils les ramenoient, et que les chevaux qui en naissoient, étoient destinés pour le roi, et appelés chevaux marins. Ils ajoutèrent qu'ils devoient partir le lendemain, et que si je fusse arrivé un jour plus tard, j'aurois péri infailliblement, parce que les habitations étoient éloignées, et qu'il m'eût été impossible d'y arriver sans guide.

» Tandis qu'ils m'entretenoient ainsi, le cheval marin sortit de la mer, comme ils me l'avoient dit, se jeta sur la cavale, la couvrit et voulut ensuite la dévorer ; mais au grand bruit que firent les palefreniers, il lâcha prise, et alla se replonger dans la mer.

» Le lendemain, ils reprirent le chemin de la capitale de l'isle avec les cavales, et je les accompagnai. À notre arrivée, le roi Mihrage à qui je fus présenté, me demanda qui j'étois, et par quelle aventure je me trouvois dans ses états. Dès que j'eus pleinement satisfait sa curiosité, il me témoigna qu'il prenoit beaucoup de part à mon malheur. En même temps, il ordonna qu'on eût soin de moi, et que l'on me fournît toutes les choses dont j'aurois besoin. Cela fut exécuté de manière que j'eus sujet de me louer de sa générosité et de l'exactitude de ses officiers.

» Comme j'étois marchand, je fréquentai les gens de ma profession. Je recherchois particulièrement ceux qui étoient étrangers, tant pour apprendre d'eux des nouvelles de

Bagdad, que pour en trouver quelqu'un avec qui je pusse y retourner ; car la capitale du roi Mihrage est située sur le bord de la mer, et a un beau port où il aborde tous les jours des vaisseaux de différens endroits du monde. Je cherchois aussi la compagnie des savans des Indes, et je prenois plaisir à les entendre parler ; mais cela ne m'empêchoit pas de faire ma cour au roi très-régulièrement, ni de m'entretenir avec des gouverneurs et de petits rois, ses tributaires, qui étoient auprès de sa personne. Ils me faisoient mille questions sur mon pays ; et de mon côté, voulant m'instruire des mœurs et des lois de leurs états, je leur demandois tout ce qui me sembloit mériter ma curiosité.

Il y a sous la domination du roi Mihrage, une isle qui porte le nom de Cassel. On m'avoit assuré qu'on y entendoit toutes les nuits un son de tymbales ; ce qui a donné lieu à l'opinion qu'ont les matelots, que Degial y fait sa demeure. Il me prit envie d'être témoin de cette merveille, et je vis dans mon voyage des poissons longs de cent et de deux cents coudées, qui font plus de peur que de mal. Ils sont si timides, qu'on les fait fuir en frappant sur des ais. Je remarquai d'autres poissons qui n'étoient que d'une coudée, et qui ressembloient par la tête à des hiboux.

» À mon retour, comme j'étois un jour sur le port, un navire y vint aborder. Dès qu'il fut à l'ancre, on commença à décharger les marchandises ; et les marchands à qui elles appartenoient, les faisoient transporter dans des magasins. En jetant les yeux sur quelques ballots et sur l'écriture qui marquoit à qui ils étoient, je vis mon nom dessus. Après les avoir attentivement examinés, je ne doutai pas que ce ne fussent ceux que j'avois fait charger sur le vaisseau où je

m'étois embarqué à Balsora. Je reconnus même le capitaine ; mais comme j'étois persuadé qu'il me croyoit mort, je l'abordai, et lui demandai à qui appartenoient les ballots que je voyois. « J'avois sur mon bord, me répondit-il, un marchand de Bagdad, qui se nommoit Sindbad. Un jour que nous étions près d'une isle, à ce qu'il nous paroissoit, il mit pied à terre avec plusieurs passagers dans cette isle prétendue, qui n'étoit autre chose qu'une baleine d'une grosseur énorme, qui s'étoit endormie à fleur d'eau. Elle ne se sentit pas plutôt échauffée par le feu qu'on avoit allumé sur son dos pour faire la cuisine, qu'elle commença à se mouvoir et à s'enfoncer dans la mer. La plupart des personnes qui étoient dessus, se noyèrent, et le malheureux Sindbad fut de ce nombre. Ces ballots étoient à lui, et j'ai résolu de les négocier jusqu'à ce que je rencontre quelqu'un de sa famille à qui je puisse rendre le profit que j'aurai fait avec le principal. » « Capitaine, lui dis-je alors, je suis ce Sindbad que vous croyez mort, et qui ne l'est pas : ces ballots sont mon bien et ma marchandise… »

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit ; mais elle continua le lendemain de cette sorte :

LXXIIe NUIT.

SINDBAD, poursuivant son histoire, dit à la compagnie :

» Quand le capitaine du vaisseau m'entendit parler ainsi : « Grand Dieu, s'écria-t-il, à qui se fier aujourd'hui ? Il n'y a plus de bonne foi parmi les hommes. J'ai vu de mes propres yeux périr Sindbad ; les passagers qui étoient sur mon bord, l'ont vu comme moi ; et vous osez dire que vous êtes ce Sindbad ! Quelle audace ! À vous voir, il semble que vous soyez un homme de probité ; cependant vous dites une horrible fausseté pour vous emparer d'un bien qui ne vous appartient pas. » « Donnez-vous patience, repartis-je au capitaine, et me faites la grace d'écouter ce que j'ai à vous dire. » « Hé bien, reprit-il, que direz-vous ? Parlez, je vous écoute. » Je lui racontai alors de quelle manière je m'étois sauvé, et par quelle aventure j'avais rencontré les palefreniers du roi Mihrage, qui m'avoient amené à sa cour.

» Il se sentit ébranlé de mon discours ; mais il fut bientôt persuadé que je n'étois pas un imposteur ; car arriva des gens de son navire qui me reconnurent et me firent de grands complimens, en me témoignant la joie qu'ils avoient de me revoir. Enfin, il me reconnut aussi lui-même ; et se jetant à mon cou : « Dieu soit loué, me dit-il, de ce que vous êtes heureusement échappé d'un si grand danger ; je ne puis assez vous marquer le plaisir que j'en ressens. Voilà votre bien, prenez-le, il est à vous : faites-en ce qu'il vous plaira. » Je le remerciai, je louai sa probité ; et pour la reconnoître, je le priai d'accepter quelques marchandises que je lui présentai ; mais il les refusa.

» Je choisis ce qu'il y avoit de plus précieux dans mes ballots, et j'en fis présent au roi Mihrage. Comme ce prince savoit la disgrace qui m'étoit arrivée, il me demanda où j'avois pris des choses si rares. Je lui contai par quel hasard je venois de les recouvrer ; il eut la bonté de m'en témoigner de la joie ; il accepta mon présent et m'en fit de beaucoup plus considérables. Après cela, je pris congé de lui, et me rembarquai sur le même vaisseau. Mais avant mon embarquement, j'échangeai les marchandises qui me restaient contre d'autres du pays. J'emportai avec moi du bois d'aloës, de sandal, du camphre, de la muscade, du clou de girofle, du poivre, et du gingembre. Nous passâmes par plusieurs isles, et nous abordâmes enfin à Balsora, d'où j'arrivai en cette ville avec la valeur d'environ cent mille sequins. Ma famille me reçut, et je la revis avec tous les transports que peut causer une amitié vive et sincère. J'achetai des esclaves de l'un et de l'autre sexe, de belles terres, et je fis une grosse maison. Ce fut ainsi que je m'établis, résolu d'oublier les maux que j'avois soufferts, et de jouir des plaisirs de la vie. »

Sindbad s'étant arrêté en cet endroit, ordonna aux joueurs d'instrumens de recommencer leurs concerts, qu'il avoit interrompus par le récit de son histoire. On continua jusqu'au soir de boire et de manger ; et lorsqu'il fut temps de se retirer, Sindbad se fit apporter une bourse de cent sequins, et la donnant au porteur : « Prenez, Hindbad, lui dit-il, retournez chez vous, et revenez demain entendre la suite de mes aventures. » Le porteur se retira fort confus de l'honneur et du présent qu'il venoit de recevoir. Le récit qu'il en fit à son logis, fut très-agréable à sa femme et à ses

enfans, qui ne manquèrent pas de remercier Dieu du bien que la Providence leur faisoit par l'entremise de Sindbad.

Hindbad s'habilla le lendemain plus proprement que le jour précédent, et retourna chez le voyageur libéral, qui le reçut d'un air riant, et lui fit mille caresses. D'abord que les conviés furent tous arrivés, on servit et l'on tint table fort long-temps. Le repas fini, Sindbad prit la parole, et s'adressant à la compagnie : « Seigneurs, dit-il, je vous prie de me donner audience, et de vouloir bien écouter les aventures de mon second voyage ; elles sont plus dignes de votre attention que celles du premier. » Tout le monde garda le silence, et Sindbad parla en ces termes :

SECOND VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« J'AVOIS résolu, après mon premier voyage, de passer tranquillement le reste de mes jours à Bagdad, comme j'eus l'honneur de vous le dire hier. Mais je ne fus pas long-temps sans m'ennuyer d'une vie oisive ; l'envie de voyager et de négocier par mer, me reprit : j'achetai des marchandises propres à faire le trafic que je méditois, et je partis une seconde fois avec d'autres marchands dont la probité m'étoit connue. Nous nous embarquâmes sur un bon navire ; et après nous être recommandés à Dieu, nous commençâmes notre navigation.

» Nous allions d'isles en isles, et nous y faisions des trocs fort avantageux. Un jour nous descendîmes dans une de ces isles, couverte de plusieurs sortes d'arbres fruitiers, mais si déserte, que nous n'y découvrîmes aucune habitation, ni même aucune personne. Nous allâmes prendre l'air dans les prairies et le long des ruisseaux qui les arrosoient.

» Pendant que les uns se divertissoient à cueillir des fleurs, et les autres des fruits, je pris mes provisions et du vin que j'avois apporté, et je m'assis près d'une eau coulante entre de grands arbres qui formoient un bel ombrage. Je fis un assez bon repas de ce que j'avois ; après quoi le sommeil vint

s'emparer de mes sens. Je ne vous dirai pas si je dormis long-temps ; mais quand je me réveillai, je ne vis plus le navire à l'ancre…

Là, Scheherazade fut obligée d'interrompre son récit, parce qu'elle vit que le jour paroissoit, mais la nuit suivante elle continua de cette manière le second voyage de Sindbad :

LXXIIIe NUIT.

» JE fus bien étonné, dit Sindbad, de ne plus voir le vaisseau à l'ancre ; je me levai, je regardai de toutes parts, et je ne vis pas un des marchands qui étoient descendus dans l'isle avec moi. J'aperçus seulement le navire à la voile, mais si éloigné que je le perdis de vue peu de temps après.

» Je vous laisse à imaginer les réflexions que je fis dans un état si triste. Je pensai mourir de douleur. Je poussai des cris épouvantables ; je me frappai la tête, et me jetai par terre, où je demeurai long-temps abymé dans une confusion mortelle de pensées toutes plus affligeantes les unes que les autres. Je me reprochai cent fois de ne m'être pas contenté de mon premier voyage, qui devoit m'avoir fait perdre pour jamais l'envie d'en faire d'autres. Mais tous mes regrets étoient inutiles, et mon repentir hors de saison.

» À la fin, je me résignai à la volonté de Dieu ; et sans savoir ce que je deviendrois, je montai au haut d'un grand arbre, d'où je regardai de tous côtés pour voir si je ne découvrirois

rien qui pût me donner quelqu'espérance. En jetant les yeux sur la mer, je ne vis que de l'eau et le ciel ; mais ayant aperçu du côté de la terre quelque chose de blanc, je descendis de l'arbre ; et avec ce qui me restoit de vivres, je marchai vers cette blancheur, qui étoit si éloignée, que je ne pouvois pas bien distinguer ce que c'étoit.

Lorsque j'en fus à une distance raisonnable, je remarquai que c'étoit une boule blanche, d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuse. Dès que j'en fus près, je la touchai, et la trouvai fort douce. Je tournai à l'entour, pour voir s'il n'y avoit point d'ouverture ; je n'en pus découvrir aucune, et il me parut qu'il étoit impossible de monter dessus, tant elle étoit unie. Elle pouvoit avoir cinquante pas en rondeur.

» Le soleil alors étoit prêt à se coucher. L'air s'obscurcit tout-à-coup, comme s'il eût été couvert d'un nuage épais. Mais si je fus étonné de cette obscurité, je le fus bien davantage, quand je m'aperçus que ce qui la causoit, étoit un oiseau d'une grandeur et d'une grosseur extraordinaire, qui s'avançoit de mon côté en volant. Je me souvins d'un oiseau appelé Roc, dont j'avois souvent ouï parler aux matelots, et je conçus que la grosse boule que j'avois tant admirée, devoit être un œuf de cet oiseau. En effet, il s'abattit et se posa dessus, comme pour le couver. En le voyant venir, je m'étois serré fort près de l'œuf, de sorte que j'eus devant moi un des pieds de l'oiseau ; et ce pied étoit aussi gros qu'un gros tronc d'arbre. Je m'y attachai fortement avec la toile dont mon turban étoit environné, dans l'espérance que le Roc, lorsqu'il reprendroit son vol le lendemain, m'emporteroit hors de cette isle déserte. Effectivement, après avoir passé la nuit en cet état, d'abord qu'il fut jour, l'oiseau s'envola, et

m'enleva si haut, que je ne voyois plus la terre ; puis il descendit tout-à-coup avec tant de rapidité, que je ne me sentois pas. Lorsque le Roc fut posé, et que je me vis à terre, je déliai promptement le nœud qui me tenoit attaché à son pied. J'avois à peine achevé de me détacher, qu'il donna du bec sur un serpent d'une longueur inouïe. Il le prit, et s'envola aussitôt.

» Le lieu où il me laissa, étoit une vallée très-profonde, environnée de toutes parts de montagnes si hautes qu'elles se perdoient dans la nue, et tellement escarpées, qu'il n'y avoit aucun chemin par où l'on y pût monter. Ce fut un nouvel embarras pour moi ; et comparant cet endroit à l'isle déserte que je venois de quitter, je trouvai que je n'avois rien gagné au change.

» En marchant par cette vallée, je remarquai qu'elle étoit parsemée de diamans, dont il y en avoit d'une grosseur surprenante ; je pris beaucoup de plaisir à les regarder ; mais j'aperçus bientôt de loin des objets qui diminuèrent fort ce plaisir, et que je ne pus voir sans effroi. C'étoit un grand nombre de serpens si gros et si longs, qu'il n'y en avoit pas un qui n'eût englouti un éléphant. Ils se retiroient pendant le jour dans leurs antres où ils se cachoient à cause du Roc leur ennemi, et ils n'en sortoient que la nuit.

» Je passai la journée à me promener dans la vallée, et à me reposer de temps en temps dans les endroits les plus commodes. Cependant le soleil se coucha ; et à l'entrée de la nuit, je me retirai dans une grotte où je jugeai que je serois en sûreté. J'en bouchai l'entrée, qui étoit basse et étroite, avec une pierre assez grosse pour me garantir des serpens,

mais qui n'étoit pas assez juste pour empêcher qu'il n'y entrât un peu de lumière. Je soupai d'une partie de mes provisions, au bruit des serpens qui commencèrent à paroître. Leurs affreux sifflemens me causèrent une frayeur extrême, et ne me permirent pas, comme vous pouvez penser, de passer la nuit fort tranquillement. Le jour étant venu, les serpens se retirèrent. Alors je sortis de ma grotte en tremblant, et je puis dire que je marchai long-temps sur des diamans sans en avoir la moindre envie. À la fin, je m'assis ; et malgré l'inquiétude dont j'étois agité, comme je n'avois pas fermé l'œil de toute la nuit, je m'endormis après avoir fait encore un repas de mes provisions. Mais j'étois à peine assoupi, que quelque chose qui tomba près de moi avec grand bruit, me réveilla. C'étoit une grosse pièce de viande fraîche ; et dans le moment, j'en vis rouler plusieurs autres du haut des rochers en différens endroits.

» J'avois toujours tenu pour un conte fait à plaisir, ce que j'avois ouï dire plusieurs fois à des matelots et à d'autres personnes, touchant la vallée des diamans, et l'adresse dont se servoient quelques marchands pour en tirer ces pierres précieuses. Je connus bien qu'ils m'avoient dit la vérité. En effet, ces marchands se rendent auprès de cette vallée dans le temps que les aigles ont des petits. Ils découpent de la viande et la jettent par grosses pièces dans la vallée, les diamans sur la pointe desquels elles tombent, s'y attachent. Les aigles, qui sont en ce pays-là plus forts qu'ailleurs, vont fondre sur ces pièces de viande, et les emportent dans leurs nids au haut des rochers, pour servir de pâture à leurs aiglons. Alors les marchands courant aux nids, obligent, par leurs cris, les aigles à s'éloigner, et prennent les diamans

qu'ils trouvent attachés aux pièces de viande. Ils se servent de cette ruse, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de tirer les diamans de cette vallée, qui est un précipice dans lequel on ne sauroit descendre.

» J'avois cru jusque-là qu'il ne me seroit pas possible de sortir de cet abyme, que je regardois comme mon tombeau ; mais je changeai de sentiment ; et ce que je venois de voir, me donna lieu d'imaginer le moyen de conserver ma vie…

Le jour qui parut en cet endroit, imposa silence à Scheherazade ; mais elle poursuivit cette histoire le lendemain.

LXXIVe NUIT.

SIRE, dit-elle, en s'adressant toujours au sultan des Indes, Sindbad continua de raconter les aventures de son second voyage à la compagnie qui l'écoutoit : « Je commençai, dit-il, par amasser les plus gros diamans qui se présentèrent à mes yeux, et j'en remplis le sac de cuir[1] qui m'avoit servi à mettre mes provisions de bouche. Je pris ensuite la pièce de viande qui me parut la plus longue ; je l'attachai fortement autour de moi avec la toile de mon turban, et en cet état je

me couchai le ventre contre terre, la bourse de cuir attachée à ma ceinture de manière qu'elle ne pouvoit tomber.

« JE ne fus pas plutôt en cette situation, que les aigles vinrent chacun se saisir d'une pièce de viande qu'ils emportèrent ; et un des plus puissans m'ayant enlevé de même avec le morceau de viande dont j'étois enveloppé, me porta au haut de la montagne jusque dans son nid. Les marchands ne manquèrent point alors de crier pour épouvanter les aigles ; et lorsqu'ils les eurent obligés à quitter leur proie, un d'entr'eux s'approcha de moi ; mais il fut saisi de crainte quand il m'aperçut. Il se rassura pourtant ; et au lieu de s'informer par quelle aventure je me trouvois là, il commença à me quereller, en me demandant pourquoi je lui ravissois son bien. « Vous me parlerez, lui dis-je, avec plus d'humanité, lorsque vous m'aurez mieux connu. Consolez-vous, ajoutai-je, j'ai des diamans pour vous et pour moi plus que n'en peuvent avoir tous les autres marchands ensemble. S'ils en ont, ce n'est que par hasard ; mais j'ai choisi moi-même au fond de la vallée ceux que j'apporte dans cette bourse que vous voyez. » En disant cela, je la lui montrai. Je n'avois pas achevé de parler, que les autres marchands qui m'aperçurent s'attroupèrent autour de moi fort étonnés de me voir, et j'augmentai leur surprise par le récit de mon histoire. Ils n'admirèrent pas tant le stratagème que j'avois imaginé pour me sauver, que ma hardiesse à le tenter.

Ils m'emmenèrent au logement où ils demeuroient tous ensemble ; et là, ayant ouvert ma bourse en leur présence, la grosseur de mes diamans les surprit, et ils m'avouèrent que dans toutes les cours où ils avoient été, ils n'en avoient pas

vu un qui en approchât. Je priai le marchand à qui appartenoit le nid où j'avois été transporté, car chaque marchand avoit le sien ; je le priai, dis-je, d'en choisir pour sa part autant qu'il en voudroit. Il se contenta d'en prendre un seul, encore le prit-il des moins gros ; et comme je le pressois d'en recevoir d'autres sans craindre de me faire tort : « Non, me dit-il, je suis fort satisfait de celui-ci, qui est assez précieux pour m'épargner la peine de faire désormais d'autres voyages pour l'établissement de ma petite fortune. »

» Je passai la nuit avec ces marchands, à qui je racontai une seconde fois mon histoire pour la satisfaction de ceux qui ne l'avoient pas entendue. Je ne pouvois modérer ma joie, quand je faisois réflexion que j'étois hors des périls dont je vous ai parlé. Il me sembloit que l'état où je me trouvois, étoit un songe, et je ne pouvois croire que je n'eusse plus rien à craindre.

» Il y avoit déjà plusieurs jours que les marchands jetoient des pièces de viande dans la vallée ; et comme chacun paroissoit content des diamans qui lui étoient échus, nous partîmes le lendemain tous ensemble, et nous marchâmes par de hautes montagnes où il y avoit des serpens d'une longueur prodigieuse, que nous eûmes le bonheur d'éviter.
Nous gagnâmes le premier port, d'où nous passâmes à l'isle de Roha, où croît l'arbre dont on tire le camphre, et qui est si gros et si touffu, que cent hommes y peuvent être à l'ombre aisément. Le suc dont se forme le camphre, coule par une ouverture que l'on fait au haut de l'arbre, et se reçoit dans un vase où il prend consistance, et devient ce qu'on appelle camphre. Le suc ainsi tiré, l'arbre se sèche et meurt.

» Il y a dans la même isle des rhinocéros, qui sont des animaux plus petits que l'éléphant, et plus grands que le bufle ; ils ont une corne sur le nez, longue environ d'une coudée : cette corne est solide et coupée par le milieu d'une extrémité à l'autre. On voit dessus des traits blancs qui représentent la figure d'un homme. Le rhinocéros se bat avec l'éléphant, le perce de sa corne par-dessous le ventre, l'enlève, et le porte sur sa tête ; mais comme le sang et la graisse de l'éléphant lui coulent sur les yeux, et l'aveuglent, il tombe par terre ; et ce qui va vous étonner, le Roc vient qui les enlève tous deux entre ses griffes, et les emporte pour nourrir ses petits.

» Je passe sous silence plusieurs autres particularités de cette isle, de peur de vous ennuyer. J'y échangeai quelques-uns de mes diamans contre de bonnes marchandises. De là nous allâmes à d'autres isles ; et enfin après avoir touché à plusieurs villes marchandes de terre ferme, nous abordâmes à Balsora, d'où je me rendis à Bagdad. J'y fis d'abord de grandes aumônes aux pauvres, et je jouis honorablement du reste de mes richesses immenses que j'avois apportées et gagnées avec tant de fatigues. »

Ce fut ainsi que Sindbad raconta son second voyage. Il fit donner encore cent sequins à Hindbad, qu'il invita à venir le lendemain entendre le récit du troisième. Les conviés retournèrent chez eux, et revinrent le jour suivant à la même heure, de même que le porteur, qui avoit déjà presque oublié sa misère passée. On se mit à table ; et après le repas, Sindbad ayant demandé audience, fit de cette sorte le détail de son troisième voyage :

TROISIÈME VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« J'EUS bientôt perdu, dit-il, dans les douceurs de la vie que je menois, le souvenir des dangers que j'avois courus dans mes deux voyages ; mais comme j'étois à la fleur de mon âge, je m'ennuyai de vivre dans le repos ; et m'étourdissant sur les nouveaux périls que je voulois affronter, je partis de Bagdad avec de riches marchandises du pays que je fis transporter à Balsora. Là je m'embarquai encore avec d'autres marchands. Nous fîmes une longue navigation, et nous abordâmes à plusieurs ports, où nous fîmes un commerce considérable.

» Un jour que nous étions en pleine mer, nous fûmes battus d'une tempête horrible qui nous fit perdre notre route. Elle continua plusieurs jours, et nous poussa devant le port d'une isle où le capitaine auroit fort souhaité de se dispenser d'entrer ; mais nous fûmes bien obligés d'y aller mouiller. Lorsqu'on eut plié les voiles, le capitaine nous dit ; « Cette isle, et quelques autres voisines, sont habitées par des sauvages tous velus qui vont venir nous assaillir. Quoique ce soit des nains, notre malheur veut que nous ne fassions pas la moindre résistance, parce qu'ils sont en plus grand nombre

que les sauterelles, et que s'il nous arrivoit d'en tuer quelqu'un, ils se jeteroient tous sur nous et nous assommeroient. »

Le jour qui vint éclairer l'appartement de Schahriar, empêcha Scheherazade d'en dire davantage. La nuit suivante elle reprit la parole en ces termes :

LXXVe NUIT.

» LE discours du capitaine, dit Sindbad, mit tout l'équipage dans une grande consternation, et nous connûmes bientôt que ce qu'il venoit de nous dire, n'étoit que trop véritable. Nous vîmes paroître une multitude innombrable de sauvages hideux, couverts par tout le corps d'un poil roux, et hauts seulement de deux pieds. Ils se jetèrent à la nage, et environnèrent en peu de temps notre vaisseau. Ils nous parloient en approchant ; mais nous n'entendions pas leur langage. Ils se prirent aux bords et aux cordages du navire, et grimpèrent de tous côtés jusqu'au tillac avec une si grande agilité et avec tant de vîtesse, qu'il ne paroissoit pas qu'ils posassent leurs pieds.

Nous leur vîmes faire cette manœuvre avec la frayeur que vous pouvez vous imaginer, sans oser nous mettre en défense, ni leur dire un seul mot, pour tâcher de les détourner de leur dessein, que nous soupçonnions d'être funeste. Effectivement, ils déplièrent les voiles, coupèrent le câble de l'ancre sans se donner la peine de la retirer ; et après avoir fait approcher de terre le vaisseau, ils nous firent tous débarquer. Ils emmenèrent ensuite le navire dans une autre isle d'où ils étoient venus. Tous les voyageurs évitoient avec soin celle où nous étions alors ; et il étoit très-dangereux de s'y arrêter pour la raison que vous allez entendre ; mais il nous fallut prendre notre mal en patience.

» Nous nous éloignâmes du rivage, et en nous avançant dans l'île, nous trouvâmes quelques fruits et des herbes dont nous mangeâmes, pour prolonger le dernier moment de notre vie le plus qu'il nous étoit possible ; car nous nous attendions tous à une mort certaine. En marchant, nous aperçûmes assez loin de nous un grand édifice, vers lequel nous tournâmes nos pas. C'étoit un palais bien bâti et fort élevé, qui avoit une porte d'ébène à deux battans, que nous ouvrîmes en la poussant. Nous entrâmes dans la cour, et nous vîmes en face un vaste appartement avec un vestibule où il y avoit, d'un côté, un monceau d'ossemens humains, et de l'autre, une infinité de broches à rôtir. Nous tremblâmes à ce spectacle ; et comme nous étions fatigués d'avoir marché, les jambes nous manquèrent : nous tombâmes par terre, saisis d'une frayeur mortelle, et nous y demeurâmes très-long-temps immobiles.

» Le soleil se couchoit ; et tandis que nous étions dans l'état pitoyable que je viens de vous dire, la porte de l'appartement

s'ouvrit avec beaucoup de bruit, et aussitôt nous en vîmes sortir une horrible figure d'homme noir, de la hauteur d'un grand palmier. Il avoit au milieu du front un seul œil rouge et ardent comme un charbon allumé ; les dents de devant qu'il avoit fort longues et fort aiguës, lui sortoient de la bouche, qui n'étoit pas moins fendue que celle d'un cheval ; et la lèvre inférieure lui descendoit sur la poitrine. Ses oreilles ressembloient à celles d'un éléphant, et lui couvroient les épaules. Il avoit les ongles crochus et longs comme les griffes des plus grands oiseaux. À la vue d'un géant si effroyable, nous perdîmes tous connoissance, et demeurâmes comme morts.

» À la fin, nous revînmes à nous, et nous le vîmes assis sous le vestibule, qui nous examinoit de tout son œil. Quand il nous eut bien considérés, il s'avança vers nous ; et s'étant approché, il étendit la main sur moi, me prit par la nuque du cou, et me tourna de tous côtés comme un boucher qui manie une tête de mouton. Après m'avoir bien regardé, voyant que j'étois si maigre, que je n'avois que la peau et les os, il me lâcha. Il prit les autres tour-à-tour, les examina de la même manière ; et comme le capitaine étoit le plus gras de tout l'équipage, il le tint d'une main, ainsi que j'aurois tenu un moineau, et lui passa une broche au travers du corps ; ayant ensuite allumé un grand feu, il le fit rôtir, et le mangea à son souper dans l'appartement où il s'étoit retiré. Ce repas achevé, il revint sous le vestibule où il se coucha, et s'endormit en ronflant d'une manière plus bruyante que le tonnerre. Son sommeil dura jusqu'au lendemain matin. Pour nous, il ne nous fut pas possible de goûter la douceur du repos, et nous passâmes la nuit dans la plus cruelle

inquiétude dont on puisse être agité. Le jour étant venu, le géant se réveilla, se leva, sortit, et nous laissa dans le palais.

» Lorsque nous le crûmes éloigné, nous rompîmes le triste silence que nous avions gardé toute la nuit, et nous affligeant tous comme à l'envi l'un de l'autre, nous fîmes retentir le palais de plaintes et de gémissemens. Quoique nous fussions en assez grand nombre, et que nous n'eussions qu'un seul ennemi, nous n'eûmes pas d'abord la pensée de nous délivrer de lui par sa mort. Cette entreprise, bien que fort difficile à exécuter, étoit pourtant celle que nous devions naturellement former.

» Nous délibérâmes sur plusieurs autres partis, mais nous ne nous déterminâmes à aucun ; et nous soumettant à ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de notre sort, nous passâmes la journée à parcourir l'isle, en nous nourrissant de fruits et de plantes comme le jour précédent. Sur le soir, nous cherchâmes quelqu'endroit à nous mettre à couvert ; mais nous n'en trouvâmes point, et nous fûmes obligés malgré nous de retourner au palais.

» Le géant ne manqua pas d'y revenir et de souper encore d'un de nos compagnons ; après quoi il s'endormit et ronfla jusqu'au jour qu'il sortit, et nous laissa comme il avoit déjà fait. Notre condition nous parut si affreuse, que plusieurs de nos camarades furent sur le point d'aller se précipiter dans la mer, plutôt que d'attendre une mort si étrange ; et ceux-là excitoient les autres à suivre leur conseil. Mais un de la compagnie prenant alors la parole : « Il nous est défendu, dit-il, de nous donner nous-mêmes la mort ; et quand cela seroit permis, n'est-il pas plus raisonnable que nous songions

au moyen de nous défaire du barbare qui nous destine un trépas si funeste ? »

» Comme il m'étoit venu dans l'esprit un projet sur cela, je le communiquai à mes camarades, qui l'approuvèrent. « Mes frères, leur dis-je alors, vous savez qu'il y a beaucoup de bois le long de la mer ; si vous m'en croyez, construisons plusieurs radeaux qui puissent nous porter ; et lorsqu'ils seront achevés, nous les laisserons sur la côte jusqu'à ce que nous jugions à propos de nous en servir. Cependant, nous exécuterons le dessein que je vous ai proposé pour nous délivrer du géant ; s'il réussit, nous pourrons attendre ici avec patience qu'il passe quelque vaisseau qui nous retire de cette isle fatale ; si au contraire nous manquons notre coup, nous gagnerons promptement nos radeaux, et nous nous mettrons en mer. J'avoue qu'en nous exposant à la fureur des flots sur de si fragiles bâtimens, nous courons risque de perdre la vie ; mais quand nous devrions périr, n'est-il pas plus doux de nous laisser ensevelir dans la mer, que dans les entrailles de ce monstre, qui a déjà dévoré deux de nos compagnons ? » Mon avis fut goûté de tout le monde, et nous construisîmes des radeaux capables de porter trois personnes.

» Nous retournâmes au palais vers la fin du jour, et le géant y arriva peu de temps après nous. Il fallut encore nous résoudre à voir rôtir un de nos camarades. Mais enfin, voici de quelle manière nous nous vengeâmes de la cruauté du géant. Après qu'il eut achevé son détestable souper, il se coucha sur le dos et s'endormit. D'abord que nous l'entendîmes ronfler selon sa coutume, neuf des plus hardis d'entre nous, et moi, nous prîmes chacun une broche, nous en

mîmes la pointe dans le feu pour la faire rougir, et ensuite nous la lui enfonçâmes dans l'œil en même temps, et nous le lui crevâmes.

» La douleur que sentit le géant, lui fit pousser un cri effroyable. Il se leva brusquement, et étendit les mains de tous côtés pour se saisir de quelqu'un de nous, afin de le sacrifier à sa rage ; mais nous eûmes le temps de nous éloigner de lui, et de nous jeter contre terre dans des endroits où il ne pouvoit nous rencontrer sous ses pieds. Après nous avoir cherchés vainement, il trouva la porte à tâtons, et sortit avec des hurlemens épouvantables…

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit ; mais la nuit suivante, elle reprit ainsi cette histoire.

LXXVIe NUIT.

» Nous sortîmes du palais après le géant, poursuivit Sindbad, et nous nous rendîmes au bord de la mer dans l'endroit où étoient nos radeaux. Nous les mîmes d'abord à l'eau, et nous attendîmes qu'il fît jour pour nous jeter dessus, supposé que nous vissions le géant venir à nous avec quelque guide de son espèce ; mais nous nous flattions que

s'il ne paroissoit pas lorsque le soleil seroit levé, et que nous n'entendissions plus ses hurlemens que nous ne cessions pas d'ouïr, ce seroit une marque qu'il auroit perdu la vie ; et en ce cas, nous nous proposions de rester dans l'isle, et de ne pas nous risquer sur nos radeaux. Mais à peine fut-il jour, que nous aperçûmes notre cruel ennemi, accompagné de deux géans à-peu-près de sa grandeur qui le conduisoient, et d'un assez grand nombre d'autres encore qui marchoient devant lui à pas précipités.

» À cet objet, nous ne balançâmes point à nous jeter sur nos radeaux, et nous commençâmes à nous éloigner du rivage à force de rames. Les géans, qui s'en aperçurent, se munirent de grosses pierres, accoururent sur la rive, entrèrent même dans l'eau jusqu'à la moitié du corps, et nous les jetèrent si adroitement, qu'à la réserve du radeau sur lequel j'étois, tous les autres en furent brisés, et les hommes qui étoient dessus, se noyèrent[1]. Pour moi et mes deux compagnons, comme nous ramions de toutes nos forces, nous nous trouvâmes les plus avancés dans la mer, et hors de la portée des pierres.

» Quand nous fûmes en pleine mer, nous devînmes le jouet du vent et des flots qui nous jetoient tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, et nous passâmes ce jour-là et la nuit suivante dans une cruelle incertitude de notre destinée ; mais le lendemain, nous eûmes le bonheur d'être poussés contre une isle où nous nous sauvâmes avec bien de la joie. Nous y trouvâmes d'excellens fruits qui nous furent d'un grand secours pour réparer les forces que nous avions perdues.

» Sur le soir, nous nous endormîmes sur le bord de la mer ; mais nous fûmes réveillés par le bruit qu'un serpent, long comme un palmier, faisoit de ses écailles en rampant sur la terre. Il se trouva si près de nous, qu'il engloutit un de mes deux camarades, malgré les cris et les efforts qu'il put faire pour se débarrasser du serpent, qui, le secouant à plusieurs reprises, l'écrasa contre terre, et acheva de l'avaler. Nous prîmes aussitôt la fuite, mon autre camarade et moi ; et quoique nous fussions assez éloignés, nous entendîmes quelque temps après un bruit qui nous fit juger que le serpent rendoit les os du malheureux qu'il avoit surpris. En effet, nous les vîmes le lendemain avec horreur. « Ô Dieu, m'écriai-je alors, à quoi sommes-nous exposés ! Nous nous réjouissions hier d'avoir dérobé nos vies à la cruauté d'un géant et à la fureur des eaux, et nous voilà tombés dans un péril qui n'est pas moins terrible. »

» Nous remarquâmes, en nous promenant, un gros arbre fort haut, sur lequel nous projetâmes de passer la nuit suivante pour nous mettre en sûreté. Nous mangeâmes encore des fruits comme le jour précédent ; et à la fin du jour, nous montâmes sur l'arbre. Nous entendîmes bientôt le serpent, qui vint en sifflant jusqu'au pied de l'arbre où nous étions. Il s'éleva contre le tronc, et rencontrant mon camarade qui étoit plus bas que moi, il l'engloutit tout d'un coup, et se retira.

» Je demeurai sur l'arbre jusqu'au jour, et alors j'en descendis plus mort que vif. Effectivement je ne pouvois attendre un autre sort que celui de mes deux compagnons ; et cette pensée me faisant frémir d'horreur, je fis quelques pas pour m'aller jeter dans la mer ; mais

comme il est doux de vivre le plus long-temps qu'on peut, je résistai à ce mouvement de désespoir, et me soumis à la volonté de Dieu, qui dispose à son gré de notre vie.

» Je ne laissai pas toutefois d'amasser une grande quantité de menu bois, de ronces et d'épines sèches. J'en fis plusieurs fagots que je liai ensemble, après en avoir fait un grand cercle autour de l'arbre, et j'en liai quelques-uns en travers par-dessus pour me couvrir la tête. Cela étant fait, je m'enfermai dans ce cercle à l'entrée de la nuit, avec la triste consolation de n'avoir rien négligé pour me garantir du cruel sort qui me menaçoit. Le serpent ne manqua pas de revenir et de tourner autour de l'arbre, cherchant à me dévorer ; mais il n'y put réussir, à cause du rempart que je m'étois fabriqué, et il fit en vain jusqu'au jour le manége d'un chat qui assiége une souris dans un asile qu'il ne peut forcer. Enfin, le jour étant venu, il se retira ; mais je n'osai sortir de mon fort que le soleil ne parût.

» Je me trouvai si fatigué du travail qu'il m'avoit donné, j'avois tant souffert de son haleine empestée, que la mort me paroissant préférable à cette horreur, je m'éloignai de l'arbre ; et sans me souvenir de la résignation où j'étois le jour précédent, je courus vers la mer dans le dessein de m'y précipiter la tête la première…

À ces mots, Scheherazade voyant qu'il étoit jour, cessa de parler. Le lendemain, elle continua cette histoire, et dit au sultan :

LXXVIIe NUIT.

SIRE, Sindbad, poursuivant son troisième voyage : » Dieu, dit-il, fut touché de mon désespoir : au moment où j'allois me jeter dans la mer, j'aperçus un navire assez éloigné du rivage. Je criai de toute ma force pour me faire entendre, et je dépliai la toile de mon turban pour qu'on me remarquât. Cela ne fut pas inutile : tout l'équipage m'aperçut, et le capitaine m'envoya la chaloupe. Quand je fus à bord, les marchands et les matelots me demandèrent avec beaucoup d'empressement par quelle aventure je m'étois trouvé dans cette isle déserte ; et après que je leur eus raconté tout ce qui m'étoit arrivé, les plus anciens me dirent, qu'ils avoient plusieurs fois entendu parler des géans qui demeuroient dans cette isle, qu'on leur avoit assuré que c'étoient des anthropophages, et qu'ils mangeoient les hommes crus aussi bien que rôtis. À l'égard des serpens, ils ajoutèrent qu'il y en avoit en abondance dans cette isle ; qu'ils se cachoient le jour, et se montroient la nuit. Après qu'ils m'eurent témoigné qu'ils avoient bien de la joie de me voir échappé à tant de périls, comme ils ne doutoient pas que je n'eusse besoin de manger, ils s'empressèrent de me régaler de ce qu'ils avoient de meilleur ; et le capitaine, remarquant que mon habit étoit tout en lambeaux, eut la générosité de m'en faire donner un des siens.

» Nous courûmes la mer quelque temps ; nous touchâmes à plusieurs isles, et nous abordâmes enfin à celle de Salahat, d'où l'on tire le sandal, qui est un bois de grand usage dans la médecine. Nous entrâmes dans le port, et nous y mouillâmes. Les marchands commencèrent à faire débarquer leurs marchandises pour les vendre ou les échanger. Pendant ce temps-là, le capitaine m'appela et me dit : « Frère, j'ai en dépôt des marchandises qui appartenoient à un marchand qui a navigué quelque temps sur mon navire. Comme ce marchand est mort, je les fais valoir, pour en rendre compte à ses héritiers lorsque j'en rencontrerai quelqu'un. » Les ballots dont il entendoit parler, étoient déjà sur le tillac. Il me les montra, en me disant : « Voilà les marchandises en question ; j'espère que vous voudrez bien vous charger d'en faire commerce, sous la condition du droit dû à la peine que vous prendrez. » J'y consentis, en le remerciant de ce qu'il me donnoit occasion de ne pas demeurer oisif.

» L'écrivain du navire enregistroit tous les ballots avec les noms des marchands à qui ils appartenoient. Comme il eut demandé au capitaine sous quel nom il vouloit qu'il enregistrât ceux dont il venoit de me charger : « Écrivez, lui répondit le capitaine, sous le nom de Sindbad le Marin. » Je ne pus m'entendre nommer sans émotion ; et envisageant le capitaine, je le reconnus pour celui qui, dans mon second voyage, m'avoit abandonné dans l'isle où je m'étois endormi au bord d'un ruisseau, et qui avoit remis à la voile sans m'attendre ou me faire chercher. Je ne me l'étois pas remis d'abord, à cause du changement qui s'étoit fait en sa personne depuis le temps que je ne l'avois vu.

» Pour lui, qui me croyoit mort, il ne faut pas s'étonner s'il ne me reconnut pas. « Capitaine, lui dis-je, est-ce que le marchand à qui étoient ces ballots, s'appeloit Sindbad ? » « Oui, me répondit-il, il se nommoit de la sorte, il étoit de Bagdad, et s'étoit embarqué sur mon vaisseau à Balsora. Un jour que nous descendîmes dans une isle pour faire de l'eau et prendre quelques rafraîchissemens, je ne sais par quelle méprise je remis à la voile sans prendre garde qu'il ne s'étoit pas embarqué avec les autres. Nous ne nous en aperçûmes, les marchands et moi, que quatre heures après. Nous avions le vent en poupe, et si frais, qu'il ne nous fut pas possible de revirer de bord pour aller le reprendre. » « Vous le croyez donc mort, repris-je ? » « Assurément, reparti-il. » « Hé bien, capitaine, lui répliquai-je, ouvrez les yeux, et connoissez ce Sindbad que vous laissâtes dans cette isle déserte. Je m'endormis au bord d'un ruisseau, et quand je me réveillai, je ne vis plus personne de l'équipage. » À ces mots, le capitaine s'attacha à me regarder…

Scheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il étoit jour, fut obligée de garder le silence. Le lendemain, elle reprit ainsi le fil de sa narration :

LXXVIIIe NUIT.

» Le capitaine, dit Sindbad, après m'avoir fort attentivement considéré, me reconnut enfin. « Dieu soit loué, s'écria-t-il en m'embrassant ; je suis ravi que la fortune ait réparé ma faute. Voilà vos marchandises que j'ai toujours pris soin de conserver et de faire valoir dans tous les ports où j'ai abordé. Je vous les rends avec le profit que j'en ai tiré. » Je les pris, en témoignant au capitaine toute la reconnoissance que je lui devois.

» De l'isle de Salahat, nous allâmes à une autre, où je me fournis de clous de girofle, de canelle et d'autres épiceries. Quand nous nous en fûmes éloignés, nous vîmes une tortue qui avoit vingt coudées, en longueur et en largeur ; nous remarquâmes aussi un poisson qui tenoit de la vache ; il avoit du lait, et sa peau est d'une si grande dureté, qu'on en fait ordinairement des boucliers. J'en vis un autre qui avoit la figure et la couleur d'un chameau. Enfin, après une longue navigation, j'arrivai à Balsora, et de là je revins en cette ville de Bagdad avec tant de richesses, que j'en ignorois la quantité. J'en donnai encore aux pauvres une partie considérable, et j'ajoutai d'autres grandes terres à celles que j'avois déjà acquises. »

Sindbad acheva ainsi l'histoire de son troisième voyage. Il fit donner ensuite cent autres sequins à Hindbad, en l'invitant au repas du lendemain et au récit du quatrième voyage. Hindbad et la compagnie se retirèrent ; et le jour suivant étant revenu, Sindbad prit la parole sur la fin du dîner, et continua ses aventures :

QUATRIÈME VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« Les plaisirs, dit-il, et les divertissemens que je pris après mon troisième voyage, n'eurent pas des charmes assez puissans pour me déterminer à ne pas voyager davantage. Je me laissai encore entraîner à la passion de trafiquer et de voir des choses nouvelles. Je mis donc ordre à mes affaires ; et ayant fait un fonds de marchandises de débit dans les lieux où j'avois dessein d'aller, je partis. Je pris la route de la Perse, dont je traversai plusieurs provinces, et j'arrivai à un port de mer où je m'embarquai. Nous mîmes à la voile, et nous avions déjà touché à plusieurs ports de terre ferme et à quelques isles orientales, lorsque faisant un jour un grand trajet, nous fûmes surpris d'un coup de vent, qui obligea le capitaine à faire amener les voiles, et à donner tous les ordres nécessaires pour prévenir le danger dont nous étions menacés. Mais toutes nos précautions furent inutiles ; la manœuvre ne réussit pas bien ; les voiles furent déchirées en mille pièces ; et le vaisseau ne pouvant plus être gouverné, donna sur des récifs, et se brisa de manière qu'un grand nombre de marchands et de matelots se noya, et que la charge périt…

Scheherazade en étoit là quand elle vit paroître le jour. Elle s'arrêta, et Schahriar se leva. La nuit suivante, elle reprit ainsi le quatrième voyage :

LXXIXe NUIT.

» J'EUS le bonheur, continua Sindbad, de même que plusieurs autres marchands et matelots, de me prendre à une planche. Nous fûmes tous emportés par un courant vers une isle qui étoit devant nous. Nous y trouvâmes des fruits et de l'eau de source qui servirent à rétablir nos forces. Nous nous y reposâmes même la nuit dans l'endroit où la mer nous avoit jetés, sans avoir pris aucun parti sur ce que nous devions faire. L'abattement où nous étions de notre disgrace, nous en avoit empêchés.

» Le jour suivant, d'abord que le soleil fut levé, nous nous éloignâmes du rivage ; et avançant dans l'isle, nous y aperçûmes des habitations, où nous nous rendîmes. À notre arrivée, des noirs vinrent à nous en très-grand nombre ; ils nous environnèrent, se saisirent de nos personnes, en firent une espèce de partage, et nous conduisirent ensuite dans leurs maisons.

» Nous fûmes menés, cinq de mes camarades et moi, dans un même lieu. D'abord on nous fit asseoir, et l'on nous servit d'une certaine herbe, en nous invitant par signes à en manger. Mes camarades, sans faire réflexion que ceux qui la servoient n'en mangeoient pas, ne consultèrent que leur faim qui pressoit, et se jetèrent dessus ces mets avec avidité. Pour moi, par un pressentiment de quelque supercherie, je ne voulus pas seulement en goûter, et je m'en trouvai bien ; car peu de temps après, je m'aperçus que l'esprit avoit tourné à mes compagnons, et qu'en me parlant, ils ne savoient ce qu'ils disoient.

» On me servit ensuite du riz préparé avec de l'huile de coco, et mes camarades, qui n'avoient plus de raison, en mangèrent extraordinairement. J'en mangeai aussi, mais fort peu. Les noirs avoient d'abord présenté de cette herbe pour nous troubler l'esprit, et nous ôter par-là le chagrin que la triste connoissance de notre sort nous devoit causer ; et ils nous donnoient du riz pour nous engraisser. Comme ils étoient anthropophages, leur intention étoit de nous manger quand nous serions devenus gras. C'est ce qui arriva à mes camarades, qui ignoroient leur destinée, parce qu'ils avoient perdu leur bon sens. Puisque j'avois conservé le mien, vous jugez bien, Seigneurs, qu'au lieu d'engraisser comme les autres, je devins encore plus maigre que je n'étois. La crainte de la mort dont j'étois incessamment frappé, tournoit en poison tous les alimens que je prenois. Je tombai dans une langueur qui me fut fort salutaire ; car les noirs ayant assommé et mangé mes compagnons, en demeurèrent là ; et me voyant sec, décharné, malade, ils remirent ma mort à un autre temps.

» Cependant j'avois beaucoup de liberté, et l'on ne prenoit presque pas garde à mes actions. Cela me donna lieu de m'éloigner un jour des habitations des noirs, et de me sauver. Un vieillard qui m'aperçut, et qui se douta de mon dessein, me cria de toute sa force de revenir ; mais au lieu de lui obéir, je redoublai mes pas, et je fus bientôt hors de sa vue. Il n'y avoit alors que ce vieillard dans les habitations ; tous les autres noirs s'étoient absentés, et ne devoient revenir que sur la fin du jour, ce qu'ils avoient coutume de faire assez souvent. C'est pourquoi, étant assuré qu'ils ne seroient plus à temps de courir après moi lorsqu'ils apprendroient ma fuite, je marchai jusqu'à la nuit. Alors je m'arrêtai pour prendre un peu de repos, et manger de quelques vivres dont j'avois fait provision. Mais je repris bientôt mon chemin, et continuai de marcher pendant sept jours, en évitant les endroits qui me paroissoient habités. Je vivois de cocos[1], qui me fournissoient en même temps de quoi boire et de quoi manger.

» Le huitième jour, j'arrivai près de la mer, j'aperçus tout-à-coup des gens blancs comme moi, occupés à cueillir du poivre, dont il y avoit là une grande abondance. Leur occupation me fut de bon augure, et je ne fis nulle difficulté de m'approcher d'eux…

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit ; et la suivante, elle poursuivit dans ces termes :

LXXXe NUIT.

» LEs gens qui cueilloient du poivre, continua Sindbad, vinrent au-devant de moi. Dès qu'ils me virent, ils me demandèrent en arabe qui j'étois, et d'où je venois. Ravi de les entendre parler comme moi, je satisfis volontiers leur curiosité, en leur racontant de quelle manière j'avois fait naufrage, et étois venu dans cette isle, où j'étois tombé entre les mains des noirs. « Mais ces noirs, me dirent-ils, mangent les hommes ! Par quel miracle êtes-vous échappé à leur cruauté ? » Je leur fis le même récit que vous venez d'entendre, et ils furent merveilleusement étonnés.

» Je demeurai avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent amassé la quantité de poivre qu'ils voulurent ; après quoi ils me firent embarquer sur le bâtiment qui les avoit amenés, et nous nous rendîmes dans une autre isle d'où ils étoient venus. Ils me présentèrent à leur roi, qui étoit un bon prince. Il eut la patience d'écouter le récit de mon aventure, qui le surprit. Il me fit donner ensuite des habits, et commanda qu'on eût soin de moi.

» L'isle où je me trouvois, étoit fort peuplée et abondante en toutes sortes de choses, et l'on faisoit un grand commerce dans la ville où le roi demeuroit. Cet agréable asile commença à me consoler de mon malheur ; et les bontés que ce généreux prince avoit pour moi, achevèrent de me rendre content. En effet, il n'y avoit personne qui fût mieux que moi

dans son esprit, et par conséquent il n'y avoit personne dans sa cour ni dans la ville, qui ne cherchât l'occasion de me faire plaisir. Ainsi, je fus bientôt regardé comme un homme né dans cette isle, plutôt que comme un étranger.

» Je remarquai une chose qui me parut bien extraordinaire : tout le monde, le roi même, montoit à cheval sans bride et sans étriers. Cela me fit prendre la liberté de lui demander un jour pourquoi sa majesté ne se servoit pas de ces commodités. Il me répondit, que je lui parlois de choses dont on ignoroit l'usage dans ses états.

» J'allai aussitôt chez un ouvrier, et je lui fis dresser le bois d'une selle sur le modèle que je lui donnai. Le bois de la selle achevé, je le garnis moi-même de bourre et de cuir, et l'ornai d'une broderie d'or. Je m'adressai ensuite à un serrurier, qui me fit un mors de la forme que je lui montrai, et je lui fis faire aussi des étriers.

» Quand ces choses furent dans un état parfait, j'allai les présenter au roi, je les essayai sur un de ses chevaux. Ce prince monta dessus, et fut si satisfait de cette invention, qu'il m'en témoigna sa joie par de grandes largesses. Je ne pus me défendre de faire plusieurs selles pour ses ministres et pour les principaux officiers de sa maison, qui me firent tous des présens qui m'enrichirent en peu de temps. J'en fis aussi pour les personnes les plus qualifiées de la ville ; ce qui me mit dans une grande réputation, et me fit considérer de tout le monde.

» Comme je faisois ma cour au roi très-exactement, il me dit un jour : « Sindbad, je t'aime, et je sais que tous mes sujets qui te connoissent, te chérissent à mon exemple. J'ai une

prière à te faire, et il faut que tu m'accordes ce que je vais te demander. » « Sire, lui répondis-je, il n'y a rien que je ne sois prêt à faire pour marquer mon obéissance à votre majesté ; elle a sur moi un pouvoir absolu. » « Je veux te marier, répliqua le roi, afin que le mariage t'arrête en mes états, et que tu ne songes plus à ta patrie. » Comme je n'osois résister à la volonté du prince, il me donna pour femme une dame de sa cour, noble, belle, sage et riche. Après les cérémonies des noces, je m'établis chez la dame, avec laquelle je vécus quelque temps dans une union parfaite. Néanmoins je n'étois pas trop content de mon état. Mon dessein étoit de m'échapper à la première occasion, et de retourner à Bagdad, dont mon établissement, tout avantageux qu'il étoit, ne pouvoit me faire perdre le souvenir.

» J'étois dans ces sentimens, lorsque la femme d'un de mes voisins, avec lequel j'avois contracté une amitié fort étroite, tomba malade et mourut. J'allai chez lui pour le consoler ; et le trouvant plongé dans la plus vive affliction : « Dieu vous conserve, lui dis-je en l'abordant, et vous donne une longue vie. » « Hélas, me répondit-il, comment voulez-vous que j'obtienne la grâce que vous me souhaitez ? Je n'ai plus qu'une heure à vivre. » « Oh, repris-je, ne vous mettez pas dans l'esprit une pensée si funeste ; j'espère que cela n'arrivera pas, et que j'aurai le plaisir de vous posséder encore long-temps. » « Je souhaite, répliqua-t-il, que votre vie soit de longue durée ; pour ce qui est de moi, mes affaires sont faites, et je vous apprends que l'on m'enterre aujourd'hui avec ma femme. Telle est la coutume que nos ancêtres ont établie dans cette isle, et qu'ils ont inviolablement gardée : le mari vivant est enterré avec la

femme morte, et la femme vivante avec le mari mort. Rien ne peut me sauver ; tout le monde subit cette loi. »

» Dans le temps qu'il m'entretenoit de cette étrange barbarie, dont la nouvelle m'effraya cruellement, les parens, les amis et les voisins arrivèrent en corps pour assister aux funérailles. On revêtit le cadavre de la femme de ses habits les plus riches, comme au jour de ses noces, et on la para de tous ses joyaux.

» On l'enleva ensuite dans une bière découverte, et le convoi se mit en marche. Le mari étoit à la tête du deuil, et suivoit le corps de sa femme. On prit le chemin d'une haute montagne ; et lorsqu'on y fut arrivé, on leva une grosse pierre qui couvroit l'ouverture d'un puits profond, et l'on y descendit le cadavre, sans lui rien ôter de ses habillemens et de ses joyaux. Après cela, le mari embrassa ses parens et ses amis, et se laissa mettre sans résistance dans une bière, avec un pot d'eau et sept petits pains auprès de lui ; puis on le descendit de la même manière qu'on avoit descendu sa femme. La montagne s'étendoit en longueur, et servoit de bornes à la mer, et le puits étoit très-profond. La cérémonie achevée, on remit la pierre sur l'ouverture.

» Il n'est pas besoin, seigneurs, de vous dire que je fus un fort triste témoin de ces funérailles. Toutes les autres personnes qui y assistèrent, n'en parurent presque pas touchées, par l'habitude de voir souvent la même chose. Je ne pus m'empêcher de dire au roi ce que je pensois là-dessus. « Sire, lui dis-je, je ne saurois assez m'étonner de l'étrange coutume qu'on a dans vos états, d'enterrer les vivans et les morts ! J'ai bien voyagé, j'ai fréquenté des gens d'une

infinité de nations, et je n'ai jamais ouï parler d'une loi si cruelle. » « Que veux-tu, Sindbad, me répondit le roi ; c'est une loi commune, et j'y suis soumis moi-même : je serai enterré vivant avec la reine mon épouse, si elle meurt la première. » « Mais, Sire, lui dis-je, oserois-je demander à votre majesté si les étrangers sont obligés d'observer cette coutume ? » « Sans doute, reparti le roi en souriant du motif de ma question ; ils n'en sont pas exceptés lorsqu'ils sont mariés dans cette isle. »

» Je m'en retournai tristement au logis avec cette réponse. La crainte que ma femme ne mourût la première, et qu'on ne m'enterrât tout vivant avec elle, me faisoit faire des réflexions très-mortifiantes. Cependant, quel remède apporter à ce mal ? Il fallut prendre patience, et m'en remettre à la volonté de Dieu. Néanmoins je tremblois à la moindre indisposition que je voyois à ma femme ; mais hélas, j'eus bientôt la frayeur toute entière ! Elle tomba véritablement malade, et mourut en peu de jours…

Scheherazade, à ces mots, mit fin à son discours pour cette nuit. Le lendemain, elle en reprit la suite de cette manière :

LXXXIe NUIT.

» JUGEZ de ma douleur, poursuivit Sindbad : être enterré tout vif ne me paroissoit pas une fin moins déplorable que celle d'être dévoré par des anthropophages ; il falloit pourtant en passer par là. Le roi, accompagné de toute sa cour, voulut honorer de sa présence le convoi ; et les personnes les plus considérables de la ville, me firent aussi l'honneur d'assister à mon enterrement.

» Lorsque tout fut prêt pour la cérémonie, on posa le corps de ma femme dans une bière avec tous ses joyaux et ses plus magnifiques habits. On commença la marche. Comme second acteur de cette pitoyable tragédie, je suivois immédiatement la bière de ma femme, les yeux baignés de larmes, et déplorant mon malheureux destin. Avant que d'arriver à la montagne, je voulus faire une tentative sur l'esprit des spectateurs. Je m'adressai au roi premièrement, ensuite à ceux qui se trouvèrent autour de moi ; et m'inclinant devant eux jusqu'à terre, pour baiser le bord de leur habit, je les suppliois d'avoir compassion de moi.
« Considérez, disois-je, que je suis un étranger, qui ne doit pas être soumis à une loi si rigoureuse ; et que j'ai une autre femme et des enfans dans mon pays. » J'eus beau prononcer ces paroles d'un air touchant, personne n'en fut attendri ; au contraire, on se hâta de descendre le corps de ma femme dans le puits, et l'on m'y descendit un moment après dans une autre bière découverte, avec un vase rempli d'eau, et sept pains. Enfin, cette cérémonie si funeste pour moi étant achevée, on remit la pierre sur l'ouverture du puits, nonobstant l'excès de ma douleur et mes cris pitoyables.

» À mesure que j'approchois du fond, je découvrois, à la faveur du peu de lumière qui venoit d'en haut, la disposition de ce lieu souterrain. C'étoit une grotte fort vaste, et qui pouvoit bien avoir cinquante coudées de profondeur. Je sentis bientôt une puanteur insupportable qui sortoit d'une infinité de cadavres, que je voyois à droite et à gauche ; je crus même entendre quelques-uns des derniers qu'on y avoit descendus vifs, pousser les derniers soupirs. Néanmoins, lorsque je fus en bas, je sortis promptement de la bière, et m'éloignai des cadavres en me bouchant le nez. Je me jetai par terre, où je demeurai long-temps plongé dans les pleurs. Alors, faisant réflexion sur mon triste sort : « Il est vrai, disois-je, que Dieu dispose de nous, selon les décrets de sa providence ; mais, pauvre Sindbad, n'est-ce pas par ta faute que tu te vois réduit à mourir d'une mort si étrange ? Plût à Dieu que tu eusses péri dans quelqu'un des naufrages dont tu es échappé, tu n'aurois pas à mourir d'un trépas si lent et si terrible en toutes ses circonstances. Mais tu te l'es attiré par ta maudite avarice. Ah ! malheureux, ne devois-tu pas plutôt demeurer chez toi, et jouir tranquillement du fruit de tes travaux ! »

» Telles étoient les inutiles plaintes dont je faisois retentir la grotte en me frappant la tête et l'estomac de rage et de désespoir, et m'abandonnant tout entier aux pensées les plus désolantes. Néanmoins, (vous le dirai-je ?) au lieu d'appeler la mort à mon secours, quelque misérable que je fusse, l'amour de la vie se fit encore sentir en moi, et me porta à prolonger mes jours. J'allai à tâtons et en me bouchant le nez, prendre le pain et l'eau qui étoient dans ma bière, et j'en mangeai.

Quoique l'obscurité qui régnoit dans la grotte, fût si épaisse que l'on ne distinguoit pas le jour d'avec la nuit, je ne laissai pas toutefois de retrouver ma bière ; et il me sembla que la grotte étoit plus spacieuse et plus remplie de cadavres, qu'elle ne m'avoit paru d'abord. Je vécus quelques jours de mon pain et de mon eau ; mais enfin n'en ayant plus, je me préparai à mourir…

Scheherazade cessa de parler à ces derniers mots. La nuit suivante, elle reprit la parole en ces termes :

LXXXIIe NUIT.

» JE n'attendois plus que la mort, continua Sindbad, lorsque j'entendis lever la pierre. On descendit un cadavre et une personne vivante. Le mort étoit un homme. Il est naturel de prendre des résolutions extrêmes dans les dernières extrémités. Dans le temps qu'on descendoit la femme, je m'approchai de l'endroit où sa bière devoit être posée ; et quand je m'aperçus que l'on recouvroit l'ouverture du puits, je donnai sur la tête de la malheureuse deux ou trois grands coups d'un gros os dont je m'étois saisi. Elle en fut étourdie, ou plutôt je l'assommai ; et comme je ne faisois cette action

inhumaine que pour profiter du pain et de l'eau qui étoient dans la bière, j'eus des provisions pour quelques jours. Au bout de ce temps-là, on descendit encore une femme morte et un homme vivant, je tuai l'homme de la même manière, et comme par bonheur pour moi il y eut alors une espèce de mortalité dans la ville, je ne manquai pas de vivres, en mettant toujours en œuvre la même industrie.

» Un jour que je venois d'expédier encore une femme, j'entendis souffler et marcher. J'avançai du côté d'où partoit le bruit ; j'ouïs souffler plus fort à mon approche, et il me parut entrevoir quelque chose qui prenoit la fuite. Je suivis cette espèce d'ombre qui s'arrêtoit par reprises, et souffloit toujours en fuyant à mesure que j'en approchois. Je la poursuivis si long-temps, et j'allai si loin, que j'aperçus enfin une lumière qui ressembloit à une étoile. Je continuai de marcher vers cette lumière, la perdant quelquefois, selon les obstacles qui me la cachoient, mais je la retrouvais toujours ; et à la fin, je découvris qu'elle venoit par une ouverture du rocher, assez large pour y passer.

» À cette découverte, je m'arrêtai quelque temps pour me remettre de l'émotion violente avec laquelle je venois de marcher ; puis m'étant avancé jusqu'à l'ouverture, j'y passai, et me trouvai sur le bord de la mer. Imaginez-vous l'excès de ma joie. Il fut tel, que j'eus de la peine à me persuader que ce n'étoit pas une imagination. Lorsque je fus convaincu que c'étoit une chose réelle, et que mes sens furent rétablis en leur assiette ordinaire, je compris que la chose que j'avois ouïe souffler et que j'avois suivie, étoit un animal sorti de la mer, qui avoit coutume d'entrer dans la grotte pour s'y repaître de corps morts.

» J'examinai la montagne, et remarquai qu'elle étoit située entre la ville et la mer, sans communication par aucun chemin, parce qu'elle étoit tellement escarpée, que la nature ne l'avoit pas rendue pratiquable. Je me prosternai sur le rivage pour remercier Dieu de la grâce qu'il venoit de me faire. Je rentrai ensuite dans la grotte pour aller prendre du pain, que je revins manger à la clarté du jour, de meilleur appétit que je n'avois fait depuis que l'on m'avoit enterré dans ce lieu ténébreux.

» J'y retournai encore, et j'allai ramasser à tâtons dans les bières tous les diamans, les rubis, les perles, les bracelets d'or, et enfin toutes les riches étoffes que je trouvai sous ma main ; je portai tout cela sur le bord de la mer. J'en fis plusieurs ballots que je liai proprement avec des cordes qui avoient servi à descendre les bières, et dont il y avoit une grande quantité. Je les laissai sur le rivage en attendant une bonne occasion, sans craindre que la pluie les gâtât ; car alors ce n'en étoit pas la saison.

» Au bout de deux ou trois jours, j'aperçus un navire qui ne faisoit que de sortir du port, et qui vint passer près de l'endroit où j'étois. Je fis signe de la toile de mon turban, et je criai de toute ma force pour me faire entendre. On m'entendit, et l'on détacha la chaloupe pour me venir prendre. À la demande que les matelots me firent, par quelle disgrâce je me trouvois en ce lieu, je répondis que je m'étois sauvé d'un naufrage depuis deux jours avec les marchandises qu'ils voyoient. Heureusement pour moi, ces gens, sans examiner le lieu où j'étois, et si ce que je leur disois, étoit vraisemblable, se contentèrent de ma réponse, et m'emmenèrent avec mes ballots.

» Quand nous fûmes arrivés à bord, le capitaine, satisfait en lui-même du plaisir qu'il me faisoit, et occupé du commandement du navire, eut aussi la bonté de se payer du prétendu naufrage que je lui dis avoir fait. Je lui présentai quelques-unes de mes pierreries ; mais ils ne voulut pas les accepter.

» Nous passâmes devant plusieurs isles, et entr'autres devant l'isle des Cloches, éloignée de dix journées de celle de Serendib[2], par un vent ordinaire et réglé, et de six journées de l'isle de Kela, où nous abordâmes. Il y a des mines de plomb, des cannes d'Inde, et du camphre très-excellent.

» Le roi de l'isle de Kela est très-riche, très-puissant, et son autorité s'étend sur toute l'isle des Cloches, qui a deux journées d'étendue, et dont les habitans sont encore si barbares, qu'ils mangent la chair humaine. Après que nous eûmes fait un grand commerce dans cette isle, nous remîmes à la voile, et abordâmes à plusieurs autres ports. Enfin j'arrivai heureusement à Bagdad avec des richesses infinies, dont il est inutile de vous faire le détail. Pour rendre grâces à Dieu des faveurs qu'il m'avoit faites, je fis de grandes aumônes, tant pour l'entretien de plusieurs mosquées, que pour la subsistance des pauvres, et me donnai tout entier à mes parens et à mes amis, en me divertissant, et en faisant bonne chère avec eux. »

Sindbad finit en cet endroit le récit de son quatrième voyage, qui causa encore plus d'admiration à ses auditeurs que les trois précédens. Il fit un nouveau présent de cent sequins à Hindbad, qu'il pria comme les autres de revenir le

jour suivant à la même heure pour dîner chez lui, et entendre le détail de son cinquième voyage. Hindbad et les autres conviés prirent congé de lui et se retirèrent. Le lendemain, lorsqu'ils furent tous rassemblés, ils se mirent à table ; et à la fin du repas, qui ne dura pas moins que les autres, Sindbad commença de cette sorte le récit de son cinquième voyage :

CINQUIÈME VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« Les plaisirs, dit-il, eurent encore assez de charmes pour effacer de ma mémoire toutes les peines et les maux que j'avois soufferts, sans pouvoir m'ôter l'envie de faire de nouveaux voyages. C'est pourquoi j'achetai des marchandises, je les fis emballer et charger sur des voitures, et je partis avec elles pour me rendre au premier port de mer. Là, pour ne pas dépendre d'un capitaine, et pour avoir un navire à mon commandement, je me donnai le loisir d'en faire construire et équiper un à mes frais. Dès qu'il fut achevé, je le fis charger ; je m'embarquai dessus ; et comme je n'avois pas de quoi faire une charge entière, je reçus plusieurs marchands de différentes nations avec leurs marchandises.

» Nous fîmes voile au premier bon vent, et primes le large. Après une longue navigation, le premier endroit où nous abordâmes, fut une isle déserte où nous trouvâmes l'œuf d'un Roc d'une grosseur pareille à celui dont vous m'avez entendu parler ; il renfermoit un petit Roc près d'éclore, dont le bec commençoit à paroître…

À ces mots, Scheherazade se tut, parce que le jour se faisoit déjà voir dans l'appartement du sultan des Indes. La nuit suivante, elle reprit son discours.

LXXXIIIe NUIT.

SINDBAD le marin, dit-elle, continuant de raconter son cinquième voyage :

» Les marchands, poursuivit-il, qui s'étoient embarqués sur mon navire, et qui avoient pris terre avec moi, cassèrent l'œuf à grands coups de haches, et firent une ouverture par où ils tirèrent le petit Roc par morceaux, et le firent rôtir. Je les avois avertis sérieusement de ne pas toucher à l'œuf ; mais ils ne voulurent pas m'écouter.

» Ils eurent à peine achevé le régal qu'ils venoient de se donner, qu'il parut en l'air assez loin de nous, deux gros nuages. Le capitaine que j'avois pris à gage pour conduire mon vaisseau, sachant par expérience ce que cela signifioit, s'écria que c'étoient le père et la mère du petit Roc ; et il nous pressa tous de nous rembarquer au plus vîte, pour éviter le malheur qu'il prévoyoit. Nous suivîmes son conseil avec empressement, et nous remîmes à la voile en diligence.

» Cependant les deux Rocs approchèrent en poussant des cris effroyables, qu'ils redoublèrent quand ils eurent vu

l'état où l'on avoit mis l'œuf, et que leur petit n'y étoit plus. Dans le dessein de se venger, ils reprirent leur vol du côté d'où ils étoient venus, et disparurent quelque temps, pendant que nous fîmes force de voiles pour nous éloigner, et prévenir ce qui ne laissa pas de nous arriver.

» Ils revinrent, et nous remarquâmes qu'ils tenoient entre leurs griffes chacun un morceau de rocher d'une grosseur énorme. Lorsqu'ils furent précisément au-dessus de mon vaisseau, ils s'arrêtèrent, et se soutenant en l'air, l'un lâcha la pièce de rocher qu'il tenoit ; mais par l'adresse du timonier qui détourna le navire d'un coup de timon, elle ne tomba pas dessus; elle tomba à côté dans la mer, qui s'entr'ouvrit d'une manière que nous en vîmes presque le fond. L'autre oiseau, pour notre malheur, laissa tomber sa roche si justement au milieu du vaisseau, qu'elle le rompit et le brisa en mille pièces. Les matelots et les passagers furent tous écrasés du coup, ou submergés. Je fus submergé moi-même ; mais en revenant au-dessus de l'eau, j'eus le bonheur de me prendre à une pièce du débris. Ainsi, en m'aidant tantôt d'une main, tantôt de l'autre, sans me dessaisir de ce que je tenois, avec le vent et le courant qui m'étoient favorables, j'arrivai enfin à une isle dont le rivage étoit fort escarpé. Je surmontai néanmoins cette difficulté, et me sauvai.

» Je m'assis sur l'herbe, pour me remettre un peu de ma fatigue ; après quoi je me levai et m'avançai dans l'isle pour reconnoître le terrain. Il me sembla que j'étois dans un jardin délicieux, je voyois par-tout des arbres chargés de fruits, les uns verds, les autres mûrs, et des ruisseaux d'une eau douce et claire qui faisoient d'agréables détours. Je

mangeai de ces fruits que je trouvai excellens, et je bus de cette eau qui m'invitoit à boire.

» La nuit venue, je me couchai sur l'herbe dans un endroit assez commode ; mais je ne dormis pas une heure entière, et mon sommeil fut souvent interrompu par la frayeur de me voir seul dans un lieu si désert. Ainsi j'employai la meilleure partie de la nuit à me chagriner, et à me reprocher l'imprudence que j'avois eue de n'être pas demeuré chez moi, plutôt que d'avoir entrepris ce dernier voyage. Ces réflexions me menèrent si loin, que je commençai à former un dessein contre ma propre vie ; mais le jour, par sa lumière, dissipa mon désespoir. Je me levai, et marchai entre les arbres, non sans quelqu'appréhension.

» Lorsque je fus un peu avant dans l'isle, j'aperçus un vieillard qui me parut fort cassé. Il étoit assis sur le bord d'un ruisseau ; je m'imaginai d'abord que c'étoit quelqu'un qui avoit fait naufrage comme moi. Je m'approchai de lui, je le saluai, et il me fit seulement une inclination de tête. Je lui demandai ce qu'il faisoit là ; mais au lieu de me répondre, il me fit signe de le charger sur mes épaules, et de le passer au-delà du ruisseau, en me faisant comprendre que c'étoit pour aller cueillir des fruits.

» Je crus qu'il avoit besoin que je lui rendisse service ; c'est pourquoi, l'ayant chargé sur mon dos, je passai le ruisseau. « Descendez, lui dis-je alors, en me baissant pour faciliter sa descente. » Mais au lieu de se laisser aller à terre (j'en ris encore toutes les fois que j'y pense), ce vieillard qui m'avoit paru décrépit, passa légèrement autour de mon col ses deux jambes, dont je vis que la peau ressembloit à celle

d'une vache, et se mit à califourchon sur mes épaules en me serrant si fortement la gorge, qu'il sembloit vouloir m'étrangler. La frayeur me saisit en ce moment, et je tombai évanoui…

Scheherazade fut obligée de s'arrêter à ces paroles, à cause du jour qui paroissoit. Elle poursuivit ainsi cette histoire sur la fin de la nuit suivante :

LXXXIVe NUIT.

» NONOBSTANT mon évanouissement, dit Sindbad, l'incommode vieillard demeura toujours attaché à mon col ; il écarta seulement un peu les jambes pour me donner lieu de revenir à moi. Lorsque j'eus repris mes esprits, il m'appuya fortement contre l'estomac un de ses pieds, et de l'autre me frappant rudement le côté, il m'obligea de me relever malgré moi. Étant debout, il me fit marcher sous des arbres ; il me forçoit de m'arrêter pour cueillir et manger les fruits que nous rencontrions. Il ne quittoit point prise pendant le jour ; et quand je voulois me reposer la nuit, il s'étendoit par terre avec moi, toujours attaché à mon col. Tous les matins il ne manquoit pas de me pousser pour m'éveiller ; ensuite il me

faisoit lever et marcher en me pressant de ses pieds. Représentez-vous, seigneurs, la peine que j'avois de me voir chargé de ce fardeau, sans pouvoir m'en défaire.

» Un jour que je trouvai en mon chemin plusieurs calebasses sèches qui étoient tombées d'un arbre qui en portoit, j'en pris une assez grosse ; et après l'avoir bien nettoyée, j'exprimai dedans le jus de plusieurs grappes de raisins, fruit que l'isle produisoit en abondance, et que nous rencontrions à chaque pas. Lorsque j'en eus rempli la calebasse, je la posai dans un endroit où j'eus l'adresse de me faire conduire par le vieillard plusieurs jours après. Là, je pris la calebasse, et la portant à ma bouche, je bus d'un excellent vin qui me fit oublier pour quelque temps le chagrin mortel dont j'étois accablé. Cela me donna de la vigueur. J'en fus même si réjoui, que je me mis à chanter et à sauter en marchant.

» Le vieillard, qui s'aperçut de l'effet que cette boisson avoit produit en moi, et que je le portois plus légèrement que de coutume, me fit signe de lui en donner à boire : je lui présentai la calebasse, il la prit ; et comme la liqueur lui parut agréable, il l'avala jusqu'à la dernière goutte. Il y en avoit assez pour l'enivrer ; aussi s'enivra-t-il, et bientôt la fumée du vin lui montant à la tête, il commença à chanter à sa manière, et à se trémousser sur mes épaules. Les secousses qu'il se donnoit, lui firent rendre ce qu'il avoit dans l'estomac ; et ses jambes se relâchèrent peu à peu ; de sorte que voyant qu'il ne me serroit plus, je le jetai par terre où il demeura sans mouvement. Alors je pris une très-grosse pierre, et lui en écrasai la tête.

» Je sentis une grande joie de m'être délivré pour jamais de ce maudit vieillard, et je marchai vers le bord de la mer, où je rencontrai des gens d'un navire qui venoit de mouiller là pour faire de l'eau, et prendre en passant quelques rafraîchissemens. Ils furent extrêmement étonnés de me voir, et d'entendre le détail de mon aventure. « Vous étiez tombé, me dirent-ils, entre les mains du vieillard de la mer, et vous êtes le premier qu'il n'ait pas étranglé ; il n'a jamais abandonné ceux dont il s'étoit rendu maître, qu'après les avoir étouffés ; et il a rendu cette isle fameuse par le nombre de personnes qu'il a tuées : les matelots et les marchands qui y descendoient, n'osoient s'y avancer qu'en bonne compagnie. »

» Après m'avoir informé de ces choses, ils m'emmenèrent avec eux dans leur navire, dont le capitaine se fit un plaisir de me recevoir lorsqu'il apprit tout ce qui m'étoit arrivé. Il remit à la voile ; et après quelques jours de navigation, nous abordâmes au port d'une grande ville, dont les maisons étoient bâties de bonnes pierres.

» Un des marchands du vaisseau qui m'avoit pris en amitié, m'obligea de l'accompagner, et me conduisit dans un logement destiné pour servir de retraite aux marchands étrangers. Il me donna un grand sac ; ensuite m'ayant recommandé à quelques gens de la ville qui avoient un sac comme moi, et les ayant priés de me mener avec eux amasser du coco : «Allez, me dit-il, suivez-les, faites comme vous les verrez faire, et ne vous écartez pas d'eux, car vous mettriez votre vie en danger. » Il me donna des vivres pour la journée, et je partis avec ces gens.

» Nous arrivâmes à une grande forêt d'arbres extrêmement hauts et fort droits, et dont le tronc étoit si lisse, qu'il n' étoit pas possible de s'y prendre pour monter jusques aux branches où étoient les fruits. Tous les arbres étoient des cocotiers dont nous voulions abattre le fruit et en remplir nos sacs. En entrant dans la forêt, nous vîmes un grand nombre de gros et de petits singes, qui prirent la fuite devant nous dès qu'ils nous aperçurent, et qui montèrent jusqu'au haut des arbres avec une agilité surprenante…

Scheherazade vouloit poursuivre ; mais le jour qui paroissoit, l'en empêcha. La nuit suivante, elle reprit son discours de cette sorte :

LXXXVe NUIT.

» Les marchands avec qui j'étois, continua Sindbad, ramassèrent des pierres et les jetèrent de toute leur force au haut des arbres contre les singes. Je suivis leur exemple, et je vis que les singes, instruits de notre dessein, cueilloient les cocos avec ardeur, et nous les jetoient avec des gestes qui marquoient leur colère et leur animosité. Nous ramassions les cocos, et nous jetions de temps en

temps des pierres pour irriter les singes. Par cette ruse, nous remplissions nos sacs de ce fruit, qu'il nous eût été impossible d'avoir autrement.

» Lorsque nous en eûmes plein nos sacs, nous nous en retournâmes à la ville, où le marchand qui m'avoit envoyé à la forêt, me donna la valeur du sac de cocos que j'avois apporté. « Continuez, me dit-il, et allez tous les jours faire la même chose jusqu'à ce que vous ayez gagné de quoi vous reconduire chez vous. » Je le remerciai du bon conseil qu'il me donnoit ; et insensiblement je fis un si grand amas de cocos, que j'en avois pour une somme considérable.

» Le vaisseau sur lequel j'étois venu, avoit fait voile avec des marchands qui l'avoient chargé de cocos qu'ils avoient achetés. J'attendis l'arrivée d'un autre qui aborda bientôt au port de la ville pour faire un pareil chargement. Je fis embarquer dessus tout le coco qui m'appartenoit ; et lorsqu'il fut prêt à partir, j'allai prendre congé du marchand à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'embarquer avec moi, parce qu'il n'avoit pas encore achevé ses affaires.

» Nous mîmes à la voile, et prîmes la route de l'isle où le poivre croît en plus grande abondance. De là, nous gagnâmes l'isle de Comari[1], qui porte la meilleure espèce de bois d'aloës, et dont les habitans se sont fait une loi inviolable de ne pas boire de vin, ni de souffrir aucun lieu de débauche. J'échangeai mon coco dans ces deux isles contre du poivre et du bois d'aloës, et me rendis, avec d'autres marchands, à la pêche des perles, où je pris des plongeurs à gage pour mon compte. Ils m'en pêchèrent un grand nombre de très-grosses et de très-parfaites. Je me remis en mer avec joie sur un

vaisseau qui arriva heureusement à Balsora ; de là, je revins à Bagdad, où je fis de très-grosses sommes d'argent du poivre, du bois d'aloës, et des perles que j'avois apportés. Je distribuai en aumônes la dixième partie de mon gain, de même qu'au retour de mes autres voyages, et je cherchai à me délasser de mes fatigues dans toutes sortes de divertissemens. »

Ayant achevé ces paroles, Sindbad fit donner cent sequins à Hindbad, qui se retira avec tous les autres convives. Le lendemain, la même compagnie se trouva chez le riche Sindbad, qui, après l'avoir régalée comme les jours précédens, demanda audience, et fit le récit de son sixième voyage, de la manière que je vais vous le raconter :

» SEIGNEURS, dit-il, vous êtes sans doute en peine de savoir comment, après avoir fait cinq naufrages et avoir essuyé tant de périls, je pus me résoudre encore à tenter la fortune, et à chercher de nouvelles disgraces. J'en suis étonné moi-même quand j'y fais réflexion ; et il falloit assurément que j'y fusse entraîné par mon étoile. Quoi qu'il en soit, au bout d'une année de repos, je me préparai à faire un sixième voyage, malgré les prières de mes parens et de mes amis, qui firent tout ce qui leur fut possible pour me retenir.

» Au lieu de prendre ma route par le golfe Persique, je passai encore une fois par plusieurs provinces de la Perse et des Indes, et j'arrivai à un port de mer où je m'embarquai

sur un bon navire dont le capitaine étoit résolu a faire une longue navigation. Elle fut très-longue à la vérité, mais en même temps si malheureuse, que le capitaine et le pilote perdirent leur route, de manière qu'ils ignoroient où nous étions. Ils la reconnurent enfin ; mais nous n'eûmes pas sujet de nous en réjouir, tout ce que nous étions de passagers ; et nous fûmes un jour dans un étonnement extrême de voir le capitaine quitter son poste en poussant des cris. Il jeta son turban par terre, s'arracha la barbe, et se frappa la tête comme un homme à qui le désespoir a troublé l'esprit. Nous lui demandâmes pourquoi il s'affligeoit ainsi. « Je vous annonce, nous répondit-il, que nous sommes dans l'endroit de toute la mer le plus dangereux. Un courant très-rapide emporte le navire, et nous allons tous périr dans moins d'un quart-d'heure. Priez Dieu qu'il nous délivre de ce danger. Nous ne saurions en échapper, s'il n'a pitié de nous. » À ces mots, il ordonna de faire ranger les voiles ; mais les cordages se rompirent dans la manœuvre, et le navire, sans qu'il fût possible d'y remédier, fut emporté par le courant au pied d'une montagne inaccessible où il échoua et se brisa, de manière pourtant qu'en sauvant nos personnes, nous eûmes encore le temps de débarquer nos vivres et nos plus précieuses marchandises.

» Cela étant fait, le capitaine nous dit : « Dieu vient de faire ce qui lui a plû. Nous pouvons nous creuser ici chacun notre fosse, et nous dire le dernier adieu, car nous sommes dans un lieu si funeste, que personne de ceux qui y ont été jetés avant nous, ne s'en est retourné chez soi. » Ce discours nous jeta tous dans une affliction mortelle, et nous nous embrassâmes les uns les autres les larmes aux yeux, en déplorant notre malheureux sort.

» La montagne au pied de laquelle nous étions, faisoit la côte d'une isle fort longue et très-vaste. Cette côte étoit toute couverte de débris de vaisseaux qui y avoient fait naufrage ; et par une infinité d'ossemens qu'on y rencontroit d'espace en espace, et qui nous faisoient horreur, nous jugeâmes qu'il s'y étoit perdu bien du monde. C'est aussi une chose presqu'incroyable, que la quantité de marchandises et de richesses qui se présentoient à nos yeux de toutes parts. Tous ces objets ne servirent qu'à augmenter la désolation où nous étions. Au lieu que par tout ailleurs les rivières sortent de leur lit pour se jeter dans la mer, tout au contraire une grosse rivière d'eau douce s'éloigne de la mer, et pénètre dans la côte au travers d'une grotte obscure, dont l'ouverture est extrêmement haute et large. Ce qu'il y a de remarquable dans ce lieu, c'est que les pierres de la montagne sont de cristal, de rubis, ou d'autres pierres précieuses. On y voit aussi la source d'une espèce de poix ou de bitume qui coule dans la mer, que les poissons avalent, et rendent ensuite changé en ambre gris, que les vagues rejetent sur la grève qui en est couverte. Il y croît aussi des arbres dont la plupart sont des aloës, qui ne le cèdent point en bonté à ceux de Comari.

» Pour achever la description de cet endroit qu'on peut appeler un gouffre, puisque jamais rien n'en revient, il n'est pas possible que les navires puissent s'en écarter, lorsqu'une fois ils s'en sont approchés à une certaine distance. S'ils y sont poussés par un vent de mer, le vent et le courant les perdent ; et s'ils s'y trouvent lorsque le vent de terre souffle, ce qui pourroit favoriser leur éloignement, la hauteur de la montagne l'arrête, et cause un calme qui laisse agir le courant qui les emporte contre la côte où ils se

brisent comme le nôtre y fut brisé. Pour surcroit de disgraces, il n'est pas possible de gagner le sommet de la montagne, ni de se sauver par aucun endroit.

» Nous demeurâmes sur le rivage comme des gens qui ont perdu l'esprit, et nous attendions la mort de jour en jour. D'abord nous avions partagé nos vivres également ; ainsi chacun vécut plus ou moins long-temps que les autres, selon son tempérament, et suivant l'usage qu'il fit de ses provisions…

Scheherazade cessa de parler, voyant que le jour commençoit à paroître. Le lendemain, elle continua de cette sorte le récit du sixième voyage de Sindbad :

LXXXVIe NUIT.

» CEUX qui moururent les premiers, poursuivit Sindbad, furent enterrés par les autres ; pour moi, je rendis les derniers devoirs à tous mes compagnons, et il ne faut pas s'en étonner ; car outre que j'avois mieux ménagé qu'eux les provisions qui m'étoient tombées en partage, j'en avois encore en particulier d'autres dont je m'étois bien gardé de faire part à mes camarades. Néanmoins lorsque j'enterrai le

dernier, il me restoit si peu de vivres, que je jugeai que je ne pourrois pas aller loin ; de sorte que je creusai moi-même mon tombeau, résolu à me jeter dedans, puisqu'il ne restoit plus personne pour m'enterrer. Je vous avouerai qu'en m'occupant de ce travail, je ne pus m'empêcher de me représenter que j'étois la cause de ma perte, et de me repentir de m'être engagé dans ce dernier voyage . Je n'en demeurai pas même aux réflexions, je m'ensanglantai les mains à belles dents, et peu s'en fallut que je ne hâtasse ma mort.

» Mais Dieu eut encore pitié de moi, et m'inspira la pensée d'aller jusqu'à la rivière qui se perdoit sous la voûte de la grotte. Là, après avoir examiné la rivière avec beaucoup d'attention, je dis en moi-même : « Cette rivière qui se cache ainsi sous la terre, en doit sortir par quelqu'endroit ; en construisant un radeau, et m'abandonnant dessus au courant de l'eau, j'arriverai à une terre habitée, ou je périrai : si je péris, je n'aurai fait que changer de genre de mort ; si je sors au contraire de ce lieu fatal, non-seulement j'éviterai la triste destinée de mes camarades, je trouverai peut-être une nouvelle occasion de m'enrichir. Que sait-on si la fortune ne m'attend pas au sortir de cet affreux écueil, pour me dédommager de mon naufrage avec usure ? »

» Je n'hésitai pas à travailler au radeau après ce raisonnement ; je le fis de bonnes pièces de bois et de gros câbles, car j'en avois à choisir ; je les liai ensemble si fortement, que j'en fis un petit bâtiment assez solide. Quand il fut achevé, je le chargeai de quelques ballots de rubis, d'émeraudes, d'ambre gris, de cristal de roche, et d'étoffes précieuses. Ayant mis toutes ces choses en

équilibre, et les ayant bien attachées, je m'embarquai sur le radeau avec deux petites rames que je n'avois pas oublié de faire ; et me laissant aller au cours de la rivière, je m'abandonnai à la volonté de Dieu.

» Sitôt que je fus sous la voûte, je ne vis plus de lumière, et le fil de l'eau m'entraîna sans que je pusse remarquer où il m'emportoit. Je voguai quelques jours dans cette obscurité, sans jamais apercevoir le moindre rayon de lumière. Je trouvai une fois la voûte si basse, qu'elle pensa me blesser la tête ; ce qui me rendit fort attentif à éviter un pareil danger. Pendant ce temps-là, je ne mangeois des vivres qui me restoient, qu'autant qu'il en falloit naturellement pour soutenir ma vie. Mais avec quelque frugalité que je pusse vivre, j'achevai de consommer mes provisions. Alors, sans que je pusse m'en défendre , un doux sommeil vint saisir mes sens. Je ne puis vous dire si je dormis long-temps ; mais en me réveillant, je me vis avec surprise dans une vaste campagne, au bord d'une rivière où mon radeau étoit attaché, et au milieu d'un grand nombre de noirs. Je me levai dès que je les aperçus, et je les saluai. Ils me parlèrent, mais je n'entendois pas leur langage.

En ce moment je me sentis si transporté de joie, que je ne savois si je devois me croire éveillé. Étant persuadé que je ne dormois pas, je m'écriai, et récitai ces vers arabes :

« Invoque la toute-puissance, elle viendra à ton secours : il n'est pas besoin que tu t'embarrasses d'autre chose. Ferme l'œil, et pendant que tu dormiras, Dieu changera ta fortune de mal en bien. »

» Un des noirs qui entendoit l'arabe, m'ayant ouï parler ainsi, s'avança et prit la parole : « Mon frère, me dit-il, ne soyez pas surpris de nous voir. Nous habitons la campagne que vous voyez, et nous sommes venus arroser aujourd'hui nos champs de l'eau de ce fleuve qui sort de la montagne voisine, en la détournant par de petits canaux. Nous avons remarqué que l'eau emportoit quelque chose, nous sommes vîte accourus pour voir ce que c'étoit, et nous avons trouvé que c'étoit ce radeau ; aussitôt l'un de nous s'est jeté à la nage et l'a amené. Nous l'avons arrêté et attaché comme vous le voyez, et nous attendions que vous vous éveillassiez. Nous vous supplions de nous raconter votre histoire, qui doit être fort extraordinaire. Dites-nous comment vous vous êtes hasardé sur cette eau, et d'où vous venez. » Je leur répondis qu'ils me donnassent premièrement à manger, et qu'après cela je satisferois leur curiosité.

» Ils me présentèrent plusieurs sortes de mets ; et quand j'eus contenté ma faim, je leur fis un rapport fidèle de tout ce qui m'étoit arrivé ; ce qu'ils parurent écouter avec admiration. Sitôt que j'eus fini mon discours : « Voilà, me dirent-ils par la bouche de l'interprète qui leur avoit expliqué ce que je venois de dire, voilà une histoire des plus surprenantes. Il faut que vous veniez en informer le roi vous-même : la chose est trop extraordinaire pour lui être rapportée par un autre que par celui à qui elle est arrivée. » Je leur repartis que j'étois prêt à faire ce qu'ils voudroient.

» Les noirs envoyèrent aussitôt chercher un cheval que l'on amena peu de temps après. Ils me firent monter dessus ; et pendant qu'une partie marcha devant moi pour me montrer le chemin, les autres, qui étoient les plus robustes, chargèrent

sur leurs épaules le radeau tel qu'il étoit avec les ballots, et commencèrent à me suivre…

Scheherazade, à ces paroles, fut obligée d'en demeurer là, parce que le jour parut. Sur la fin de la nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration, et parla dans ces termes :

LXXXVIIe NUIT.

» Nous marchâmes tous ensemble, poursuivit Sindbad, jusques à la ville de Serendib ; car c'étoit dans cette isle que je me trouvois. Les noirs me présentèrent à leur roi. Je m'approchai de son trône où il étoit assis, et le saluai comme on a coutume de saluer les rois des Indes, c'est-à-dire, que je me prosternai à ses pieds et baisai la terre. Ce prince me fit relever ; et me recevant d'un air très-obligeant, il me fit avancer et prendre place auprès de lui. Il me demanda premièrement comment je m'appelois : lui ayant répondu que je me nommois Sindbad, surnommé le Marin, à cause de plusieurs voyages que j'avois faits par mer, j'ajoutai que j'étois habitant de la ville de Bagdad. « Mais, reprit-il, comment vous trouvez-vous dans mes états, et par où y êtes-vous venu ? »

» Je ne cachai rien au roi, je lui fis le même récit que vous venez d'entendre ; et il en fut si surpris et si charmé, qu'il commanda qu'on écrivit mon aventure en lettres d'or pour être conservée dans les archives de son royaume. On apporta ensuite le radeau, et l'on ouvrit les ballots en sa présence. Il admira la quantité de bois d'aloës et d'ambre gris, mais sur-tout les rubis et les émeraudes ; car il n'en avoit point dans son trésor qui en approchassent.

» Remarquant qu'il considéroit mes pierreries avec plaisir, et qu'il en examinoit les plus singulières les unes après les autres, je me prosternai, et pris la liberté de lui dire : « Sire, ma personne n'est pas seulement au service de votre majesté, la charge du radeau est aussi à elle, et je la supplie d'en disposer comme d'un bien qui lui appartient. » Il me dit en souriant : « Sindbad, je me garderai bien d'en avoir la moindre envie, ni de vous ôter rien de ce que Dieu vous a donné. Loin de diminuer vos richesses, je prétends les augmenter ; et je ne veux point que vous sortiez de mes états, sans emporter avec vous des marques de ma libéralité. » Je ne répondis à ces paroles qu'en faisant des vœux pour la prospérité du prince, et qu'en louant sa bonté et sa générosité. Il chargea un de ses officiers d'avoir soin de moi, et me fit donner des gens pour me servir à ses dépens. Cet officier exécuta fidèlement les ordres de son maître, et fit transporter dans le logement où il me conduisit, tous les ballots dont le radeau avoit été chargé.

» J'allois tous les jours à certaines heures faire ma cour au roi, et j'employois le reste du temps à voir la ville, et ce qu'il y avoit de plus digne de ma curiosité.

» L'isle[1] de Serendib est située justement sous la ligne équinoxiale ; ainsi les jours et les nuits y sont toujours de douze heures, et elle a quatre-vingts[2] parasanges de longueur et autant de largeur. La ville capitale est située à l'extrémité d'une belle vallée, formée par une montagne qui est au milieu de l'isle, et qui est bien la plus haute qu'il y ait au monde. En effet, on la découvre en mer de trois journées de navigation. On y trouve le rubis, plusieurs sortes de minéraux ; et tous les rochers sont, pour la plupart, d'émeri, qui est une pierre métallique dont on se sert pour tailler les pierreries. On y voit toutes sortes d'arbres et de plantes rares, sur-tout le cèdre et le coco. On pêche aussi des perles le long de ses rivages et aux embouchures de ses rivières ; et quelques-unes de ses vallées fournissent des diamans. Je fis aussi par dévotion un voyage à la montagne, à l'endroit où Adam fut relégué après avoir été banni du paradis terrestre, et j'eus la curiosité de monter jusqu'au sommet.

» Lorsque je fus de retour dans la ville ; je suppliai le roi de me permettre de retourner en mon pays ; ce qu'il m'accorda d'une manière très-obligeante et très-honorable. Il m'obligea à recevoir un riche présent, qu'il fit tirer de son trésor ; et lorsque j'allai prendre congé de lui, il me chargea d'un autre présent bien plus considérable, et en même temps d'une lettre pour le Commandeur des croyans, notre souverain seigneur, en me disant : « Je vous prie de présenter de ma part ce régal et cette lettre au calife Haroun Alraschid, et de l'assurer de mon amitié. » Je pris le présent et la lettre avec respect, en promettant à sa majesté d'exécuter ponctuellement les ordres dont elle me faisoit l'honneur de me charger. Avant que je m'embarquasse, ce prince envoya

chercher le capitaine et les marchands qui devoient s'embarquer avec moi, et leur ordonna d'avoir pour moi tous les égards imaginables.

» La lettre du roi de Serendib étoit écrite sur la peau d'un certain animal fort précieux à cause de sa rareté, et dont la couleur tire sur le jaune. Les caractères de cette lettre étoient d'azur ; et voici ce qu'elle contenoit en langue indienne :

LE ROI DES INDES, DEVANT QUI MARCHENT
MILLE ÉLÉPHANS, QUI DEMEURE DANS UN
PALAIS DONT LE TOIT BRILLE DE L'ÉCLAT
DE CENT MILLE RUBIS, ET
QUI POSSÈDE EN SON TRÉSOR
VINGT MILLE COURONNES
ENRICHIES DE
DIAMANS ; AU
CALIFE HAROUN
ALRASCHID.

« Quoique le présent que nous vous envoyons, soit peu considérable, ne laissez pas néanmoins de le recevoir en frère et en ami, en considération de l'amitié que nous conservons pour vous dans noire cœur, et dont nous sommes bien aises de vous donner un témoignage. Nous vous demandons la même part dans le vôtre, attendu que nous croyons le mériter, étant d'un rang égal à celui que vous tenez. Nous vous en conjurons en qualité de frère. Adieu. »

» Le présent consistoit premièrement en un vase d'un seul rubis, creusé et travaillé en coupe, d'un demi-pied de hauteur, et d'un doigt d'épaisseur, rempli de perles très-rondes, et toutes du poids d'une demi-drachme ; secondement, en une peau de serpent qui avoit des écailles grandes comme une pièce ordinaire de monnoie d'or, et dont la propriété étoit de préserver de maladie ceux qui couchoient dessus ; troisièmement, en cinquante mille drachmes de bois d'aloës le plus exquis, avec trente grains de camphre de la grosseur d'une pistache ; et enfin tout cela étoit accompagné d'une esclave d'une beauté ravissante, et dont les habillemens étoient couverts de pierreries.

» Le navire mit à la voile ; et après une longue et très-heureuse navigation, nous abordâmes à Balsora, d'où je me rendis à Bagdad. La première chose que je fis après mon arrivée, fut de m'acquitter de la commission dont j'étois chargé…

Scheherazade n'en dit pas davantage, à cause du jour qui se faisoit voir. Le lendemain, elle reprit ainsi son discours :

LXXXVIIIe NUIT.

» JE pris la lettre du roi de Serendib, continua Sindbad, et j'allai me présenter à la porte du Commandeur des croyans, suivi de la belle esclave, et des personnes de ma famille qui portoient les présens dont j'étois chargé. Je dis le sujet qui m'amenoit, et aussitôt l'on me conduisit devant le trône du calife. Je lui fis la révérence en me prosternant ; et après lui avoir fait une harangue très-concise, je lui présentai la lettre et le présent. Lorsqu'il eut lu ce que lui mandoit le roi de Serendib, il me demanda s'il étoit vrai que ce prince fût aussi puissant et aussi riche qu'il le marquoit par sa lettre. Je me prosternai une seconde fois ; et après m'être relevé : « Commandeur des croyans, lui répondis-je, je puis assurer votre majesté qu'il n'exagère pas ses richesses et sa grandeur ; j'en suis témoin. Rien n'est plus capable de causer de l'admiration, que la magnificence de son palais. Lorsque ce prince veut paroître en public, on lui dresse un trône sur un éléphant où il s'assied, et il marche au milieu de deux files composées de ses ministres, de ses favoris et d'autres gens de sa cour. Devant lui, sur le même éléphant, un officier tient une lance d'or à la main, et derrière le trône, un autre est debout qui porte une colonne d'or, au haut de laquelle est une émeraude longue d'environ un demi-pied, et grosse d'un pouce. Il est précédé d'une garde de mille hommes habillés de drap d'or et de soie, et montés sur des éléphans richement caparaçonnés. Pendant que le roi est en marche, l'officier qui est devant lui sur le même éléphant, crie de temps en temps à haute voix :

« Voici le grand monarque, le puissant et redoutable sultan des Indes, dont le palais est couvert de cent mille rubis, et qui possède vingt mille couronnes de diamans ! Voici le

monarque couronné, plus grand que ne furent jamais le grand Solima[3] et le grand Mihrage[4] ! »

« Après qu'il a prononcé ces paroles, l'officier qui est derrière le trône, crie à son tour :

« Ce monarque si grand et si puissant doit mourir, doit mourir, doit mourir. »

» L'officier de devant reprend, et crie ensuite :

« Louange à celui qui vit et ne meurt pas. »

» D'ailleurs, le roi de Serendib est si juste, qu'il n'y a pas de juges dans sa capitale, non plus que dans le reste de ses états : ses peuples n'en ont pas besoin. Ils savent et ils observent d'eux-mêmes exactement la justice, et ne s'écartent jamais de leur devoir. Ainsi les tribunaux et les magistrats sont inutiles chez eux. Le calife fut fort satisfait de mon discours. « La sagesse de ce roi, dit-il, paroît en sa lettre, et après ce que vous venez de me dire, il faut avouer que sa sagesse est digne de ses peuples, et ses peuples dignes d'elle. » À ces mots, il me congédia et me renvoya avec un riche présent…

Sindbad acheva de parler en cet endroit, et ses auditeurs se retirèrent ; mais Hindbad reçut auparavant cent sequins. Ils revinrent encore le jour suivant chez Sindbad, qui leur raconta son septième et dernier voyage dans ces termes :

SEPTIÈME ET DERNIER VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

» AU retour de mon sixième voyage, j'abandonnai absolument la pensée d'en faire jamais d'autres. Outre que j'étois dans un âge qui ne demandoit que du repos, je m'étois bien promis de ne plus m'exposer aux périls que j'avois tant de fois courus. Ainsi je ne songeois qu'à passer doucement le reste de ma vie. Un jour que je régalois un nombre d'amis, un de mes gens me vint avertir qu'un officier du calife me demandoit. Je sortis de table et allai au-devant de lui. « Le calife, me dit-il, m'a chargé de venir vous dire qu'il veut vous parler. » Je suivis au palais l'officier, qui me présenta à ce prince, que je saluai en me prosternant à ses pieds.
« Sindbad, me dit-il, j'ai besoin de vous ; il faut que vous me rendiez un service ; que vous alliez porter ma réponse et mes présens au roi de Serendib : il est juste que je lui rende la civilité qu'il m'a faite. »

» Le commandement du calife fut un coup de foudre pour moi. « Commandeur des croyans, lui dis-je, je suis prêt à exécuter tout ce que m'ordonnera votre Majesté ; mais je la supplie très-humblement de songer que je suis rebuté des fatigues incroyables que j'ai soufferte. J'ai même fait vœu de ne sortir jamais de Bagdad. » De là je pris occasion de lui faire un long détail de toutes mes aventures, qu'il eut la

patience d'écouter jusqu'à la fin. D'abord que j'eus cessé de parler :

« J'avoue, dit-il, que voilà des événemens bien extraordinaires ; mais pourtant il ne faut pas qu'ils vous empêchent de faire pour l'amour de moi, le voyage que je vous propose. Il ne s'agit que d'aller à l'isle de Serendib, vous acquitter de la commission que je vous donne. Après cela, il vous sera libre de vous en revenir. Mais il y faut aller ; car vous voyez bien qu'il ne seroit pas de la bienséance et de ma dignité d'être redevable au roi de cette isle. » Comme je vis que le calife exigeoit cela de moi absolument, je lui témoignai que j'étois prêt à lui obéir. Il en eut beaucoup de joie, et me fît donner mille sequins pour les frais de mon voyage.

» Je me préparai en peu de jours à mon départ ; et sitôt qu'on m'eut livré les présens du calife avec une lettre de sa propre main, je partis et je pris la route de Balsora, où je m'embarquai. Ma navigation fut très-heureuse : j'arrivai à l'isle de Serendib. Là, j'exposai aux ministres la commission dont j'étois chargé, et les priai de me faire donner audience incessamment. Ils n'y manquèrent pas. On me conduisit au palais avec honneur. J'y saluai le roi en me prosternant selon la coutume.

» Ce prince me reconnut d'abord, et me témoigna une joie toute particulière de me revoir. « Ah, Sindbad, me dit-il, soyez le bien-venu ! Je vous jure que j'ai songé à vous très-souvent depuis votre départ. Je bénis ce jour, puisque nous nous voyons encore une fois. » Je lui fis mon compliment ; et après l'avoir remercié de la bonté qu'il avoit pour moi, je lui

présentai la lettre et le présent du calife, qu'il reçut avec toutes les marques d'une grande satisfaction.

» Le calife lui envoyoit un lit complet de drap d'or, estimé mille sequins, cinquante robes d'une très-riche étoffe, cent autres de toile blanche, la plus fine du Caire, de Suez, d'Alexandrie et de Cufa[1] ; un autre lit cramoisi, et un autre encore d'une autre façon ; un vase d'agate plus large que profond, épais d'un doigt, et ouvert d'un demi-pied, dont le fond représentoit en bas-relief un homme un genou en terre qui tenoit un arc avec une flèche, prêt à tirer contre un lion ; il lui envoyoit enfin une riche table que l'on croyoit, par tradition, venir du grand Salomon. La lettre du calife étoit conçue en ces termes :

SALUT AU NOM DU SOUVERAIN GUIDE DU
DROIT CHEMIN, AU PUISSANT ET HEUREUX
SULTAN, DE LA PART D'ABDALLA HAROUN
ALRASCHID, QUE DIEU A PLACÉ
DANS LE LIEU D'HONNEUR
APRÈS SES ANCÊTRES D'HEUREUSE
MÉMOIRE.

« Nous avons reçu votre lettre avec joie, et nous vous envoyons celle-ci, émanée du conseil de notre Porte, le jardin des esprits supérieurs. Nous espérons qu'en jetant les yeux dessus, vous connoîtrez notre bonne intention, et que vous l'aurez pour agréable. Adieu. »

« Le roi de Serendib eut un grand plaisir de voir que le calife répondoit à l'amitié qu'il lui avoit témoignée. Peu de temps après cette audience, je sollicitai celle de mon congé, que je n'eus pas peu de peine à obtenir. Je l'obtins enfin ; et le roi, en me congédiant, me fit un présent très-considérable. Je me rembarquai aussitôt, dans le dessein de m'en retourner à Bagdad ; mais je n'eus pas la bonheur d'y arriver comme je l'espérois, et Dieu en disposa autrement.

» Trois ou quatre jours après notre départ, nous fûmes attaqués par des corsaires, qui eurent d'autant moins de peine à s'emparer de notre vaisseau, qu'on n'y étoit nullement en état de se défendre. Quelques personnes de l'équipage voulurent faire résistance, mais il leur en coûta la vie ; pour moi et tous ceux qui eurent la prudence de ne pas s'opposer au dessein des corsaires, nous fûmes faits esclaves…

Le jour qui paroissoit, imposa silence à Scheherazade. Le lendemain, elle reprit la suite de cette histoire.

LXXXIXe NUIT.

SIRE, dit-elle au sultan des Indes, Sindbad continuant de raconter les aventures de son dernier voyage :

» Après que les corsaires, poursuivit-il, nous eurent tous dépouillés, et qu'ils nous eurent donné de méchans habits au lieu des nôtres, ils nous emmenèrent dans une grande isle fort éloignée, où ils nous vendirent.

» Je tombai entre les mains d'un riche marchand, qui ne m'eut pas plutôt acheté, qu'il me mena chez lui, où il me fit bien manger et habiller proprement en esclave. Quelques jours après, comme il ne s'étoit pas encore bien informé qui j'étois, il me demanda si je ne savois pas quelque métier ? Je lui répondis, sans me faire mieux connoître, que je n'étois pas un artisan, mais un marchand de profession, et que les corsaires qui m'avoient vendu, m'avoient enlevé tout ce que j'avois. « Mais dites-moi, reprit-il, ne pourriez-vous pas tirer de l'arc ? » Je lui repartis que c'étoit un des exercices de ma jeunesse, et que je ne l'avois pas oublié depuis. Alors il me donna un arc et des flèches ; et m'ayant fait monter derrière lui sur un éléphant, il me mena dans une forêt éloignée de la ville de quelques heures de chemin, et dont l'étendue étoit très-vaste. Nous y entrâmes fort avant ; et lorsqu'il jugea à propos de s'arrêter, il me fit descendre. Ensuite me montrant un grand arbre : « Montez sur cet arbre, me dit-il, et tirez sur les éléphans que vous verrez passer ; car il y en a une quantité prodigieuse dans cette forêt. S'il en tombe quelqu'un, venez m'en donner avis. » Après m'avoir dit cela, il me laissa des vivres, reprit le chemin de la ville, et je demeurai sur l'arbre à l'affût pendant toute la nuit.

» Je n'en aperçus aucun pendant tout ce temps-là ; mais le lendemain, d'abord que le soleil fut levé, j'en vis paroître un grand nombre. Je tirai dessus plusieurs flèches, et enfin il

en tomba un par terre. Les autres se retirèrent aussitôt, et me laissèrent la liberté d'aller avertir mon patron de la chasse que je venois de faire. En faveur de cette nouvelle, il me régala d'un bon repas, loua mon adresse, et me caressa fort. Puis nous allâmes ensemble à la forêt, où nous creusâmes une fosse dans laquelle nous enterrâmes l'éléphant que j'avois tué. Mon patron se proposoit de revenir lorsque l'animal seroit pourri, et d'enlever les dents pour en faire commerce.

» Je continuai cette chasse pendant deux mois, et il ne se passoit pas de jour que je ne tuasse un éléphant. Je ne me mettois pas toujours à l'affût sur le même arbre, je me plaçois tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Un matin que j'attendois l'arrivée des éléphans, je m'aperçus avec un extrême étonnement, qu'au lieu de passer devant moi en traversant la forêt comme à l'ordinaire, ils s'arrêtèrent, et vinrent à moi avec un horrible bruit et en si grand nombre, que la terre en étoit couverte et trembloit sous leurs pas. Ils s'approchèrent de l'arbre où j'étois monté, et l'environnèrent tous, la trompe étendue et les jeux attachés sur moi. À ce spectacle étonnant, je restai immobile, et saisi d'une telle frayeur, que mon arc et mes flèches me tombèrent des mains.

» Je n'étois pas agité d'une crainte vaine. Après que les éléphans m'eurent regardé quelque temps, un des plus gros embrassa l'arbre par le bas avec sa trompe, et fit un si puissant effort, qu'il le déracina et le renversa par terre. Je tombai avec l'arbre ; mais l'animal me prit avec sa trompe, et me chargea sur son dos, où je m'assis plus mort que vif avec le carquois attaché à mes épaules. Il se mit ensuite à la tête

de tous les autres qui le suivoient en troupe, et me porta jusqu'à un endroit où m'ayant posé à terre, il se retira avec tous ceux qui l'accompagnoient. Concevez, s'il est possible, l'état où j'étois : je croyois plutôt dormir que veiller. Enfin, après avoir été quelque temps étendu sur la place, ne voyant plus d'éléphant, je me levai, et je remarquai que j'étois sur une colline assez longue et assez large, toute couverte d'ossemens et de dents d'éléphans. Je vous avoue que cet objet me fit faire une infinité de réflexions. J'admirai l'instinct de ces animaux. Je ne doutai point que ce ne fût là leur cimetière, et qu'ils ne m'y eussent apporté exprès pour me l'enseigner, afin que je cessasse de les persécuter, puisque je le faisois dans la vue seule d'avoir leurs dents. Je ne m'arrêtai pas sur la colline, je tournai mes pas vers la ville ; et après avoir marché un jour et une nuit, j'arrivai chez mon patron. Je ne rencontrai aucun éléphant sur ma route ; ce qui me fit connoître qu'ils s'étoient éloignés plus avant dans la forêt, pour me laisser la liberté d'aller sans obstacle à la colline.

» Dès que mon patron m'aperçut : « Ah, pauvre Sindbad, me dit-il, j'étois dans une grande peine de savoir ce que tu pouvois être devenu ! J'ai été à la forêt, j'y ai trouvé un arbre nouvellement déraciné, un arc et des flèches par terre ; et après t'avoir inutilement cherché, je désespérois de te revoir jamais. Raconte-moi, je te prie, ce qui t'est arrivé. Par quel bonheur es-tu encore en vie ? » Je satisfis sa curiosité ; et le lendemain étant allés tous deux à la colline, il reconnut avec une extrême joie la vérité de ce que je lui avois dit. Nous chargeâmes l'éléphant sur lequel nous étions venus, de tout ce qu'il pouvoit porter de dents ; et lorsque nous fûmes de retour : « Mon frère, me dit-il, (car

je ne veux plus vous traiter en esclave, après le plaisir que vous venez de me faire par une découverte qui va m'enrichir) que Dieu vous comble de toutes sortes de biens et de prospérités ! Je déclare devant lui que je vous donne la liberté. Je vous avois dissimulé ce que vous allez entendre : les éléphans de notre forêt nous font périr chaque année une infinité d'esclaves que nous envoyons chercher de l'ivoire. Quelques conseils que nous leur donnions, ils perdent tôt ou tard la vie par les ruses de ces animaux. Dieu vous a délivré de leur furie, et n'a fait cette grâce qu'à vous seul. C'est une marque qu'il vous chérit, et qu'il a besoin de vous dans le monde pour le bien que vous y devez faire. Vous me procurez un avantage incroyable : nous n'avons pu avoir d'ivoire jusqu'à présent, qu'en exposant la vie de nos esclaves ; et voilà toute notre ville enrichie par votre moyen. Ne croyez pas que je prétende vous avoir assez récompensé par la liberté que vous venez de recevoir ; je veux ajouter à ce don des biens considérables. Je pourrois engager toute la ville à faire votre fortune ; mais c'est une gloire que je veux avoir moi seul. »

» À ce discours obligeant, je répondis : « Patron, Dieu vous conserve ! La liberté que vous m'accordez, suffit pour vous acquitter envers moi ; et pour toute récompense du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre à vous et à votre ville, je ne vous demande que la permission de retourner en mon pays. » « Hé bien, répliqua-t-il, Moçon[2] nous amènera bientôt des navires qui viendront charger de l'ivoire. Je vous renverrai alors, et vous donnerai de quoi vous conduire chez vous. » Je le remerciai de nouveau de la liberté qu'il venoit de me donner, et des bonnes intentions qu'il avoit pour moi. Je demeurai chez lui en attendant le Moçon ; et pendant ce

temps-là, nous fîmes tant de voyages à la colline, que nous remplîmes ses magasins d'ivoire. Tous les marchands de la ville qui en négocioient, firent la même chose ; car cela ne leur fut pas long-temps caché.

À ces paroles, Scheherazade apercevant la pointe du jour, cessa de poursuivre son discours. Elle le reprit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

XCe NUIT.

SIRE, Sindbad continuant le récit de son septième voyage :

» Les navires, dit-il, arrivèrent enfin ; et mon patron ayant choisi lui-même celui sur lequel je devois m'embarquer, le chargea d'ivoire à demi pour mon compte. Il n'oublia pas d'y faire mettre aussi des provisions en abondance pour mon passage ; et de plus, il m'obligea d'accepter des régals de grand prix, des curiosités du pays. Après que je l'eus remercié autant qu'il me fut possible de tous les bienfaits que j'avois reçus de lui, je m'embarquai. Nous mîmes à la voile ; et comme l'aventure qui m'avoit procuré la liberté, étoit fort extraordinaire, j'en avois toujours l'esprit occupé.

» Nous nous arrêtâmes dans quelques isles pour y prendre des rafraîchissemens. Notre vaisseau étant parti d'un port de terre-ferme des Indes, nous y allâmes aborder ; et là, pour éviter les dangers de la mer jusqu'à Balsora, je fis débarquer l'ivoire qui m'appartenoit, résolu de continuer mon voyage par terre. Je tirai de mon ivoire une grosse somme d'argent ; j'en achetai plusieurs choses rares pour en faire des présens ; et quand mon équipage fut prêt, je me joignis à une grosse caravane de marchands. Je demeurai long-temps en chemin, et je souffris beaucoup ; mais je souffrois avec patience, en faisant réflexion que je n'avois plus à craindre ni les tempêtes, ni les corsaires, ni les serpens, ni tous les autres périls que j'avois courus.

» Toutes ces fatigues finirent enfin : j'arrivai heureusement à Bagdad. J'allai d'abord me présenter au calife, et lui rendre compte de mon ambassade. Ce prince me dit que la longueur de mon voyage lui avoit causé de l'inquiétude ; mais qu'il avoit pourtant toujours espéré que Dieu ne m'abandonneroit point. Quand je lui appris l'aventure des éléphans, il en parut fort surpris ; et il auroit refusé d'y ajouter foi, si ma sincérité ne lui eût pas été connue. Il trouva cette histoire et les autres que je lui racontai, si curieuses, qu'il chargea un de ses secrétaires de les écrire en caractères d'or, pour être conservées dans son trésor. Je me retirai très-content de l'honneur et des présens qu'il me fit ; puis je me donnai tout entier à ma famille, à mes parens et à mes amis. »

Ce fut ainsi que Sindbad acheva le récit de son septième et dernier voyage ; et s'adressant ensuite à Hindbad : « Hé bien, mon ami, ajouta-t-il, avez-vous jamais ouï dire que

quelqu'un ait souffert autant que moi, ou qu'aucun mortel se soit trouvé dans des embarras si pressans ? N'est-il pas juste qu'après tant de travaux, je jouisse d'une vie agréable et tranquille ? » Comme il achevoit ces mots, Hindbad s'approcha de lui, et dit, en lui baisant la main : « Il faut avouer, Seigneur, que vous avez essuyé d'effroyables périls ; mes peines ne sont pas comparables aux vôtres. Si elles m'affligent dans le temps que je les souffre, je m'en console par le petit profit que j'en tiré. Vous méritez non-seulement une vie tranquille, vous êtes digne encore de tous les biens que vous possédez, puisque vous en faites un si bon usage, et que vous êtes si généreux. Continuez donc de vivre dans la joie jusqu'à l'heure de votre mort. »

Sindbad lui fit donner encore cent sequins, le reçut au nombre de ses amis, lui dit de quitter sa profession de porteur, et de continuer à venir manger chez lui ; qu'il auroit lieu de se souvenir toute sa vie de Sindbad le Marin.

Scheherazade, voyant qu'il n'étoit pas encore jour, continua de parler, et commença une autre histoire.

Fin.